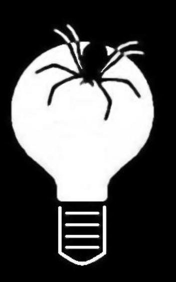


L'AMPOULE

revue littéraire énervée



Miniature & Gigantisme

Numéro 12

Juin 2014



ÉDITO

Infiniment petit, infiniment grand, poussières, cosmos, entités négligeables, bactéries et insectes, géants, monstres et colosses, dérisoire et grandeur : il sera question d'un peu tout cela dans ce nouveau numéro de *L'Ampoule*.

Merci à tous les participants, collaborateurs réguliers comme petits nouveaux : Jean-Baptiste Dumont, Muriel Friboulet, Dominique Louyot, Jérôme Pitriol, Vlad Oberhausen, Neevh, Antonia Bellemin, KOWALSKI, Constance Dzyan, Lordius, Barbara Marshall, Fabrice Marzuolo, Anthony Boulanger, Pierre-Axel Tourmente, Marlène Tissot, Ana Birds, Jacques Cauda, Hugues Moussy, Francis Denis, Cécile Benoist, Marc Laumonier, Wladimir Lentzy, Xavier Bonnin, Céline Mayeur, Philippe Choffat, Audrey Tison, Cyril Calvo, Olivier Hobé et Édouard.k.Dive.

Plus d'informations sur chacun en fin de revue.

En septembre, notre prochain numéro dégagera une certaine odeur de soufre puisqu'il aura pour thème « Crimes & Châtiments ». L'appel à textes et à illustrations est ouvert à tous jusqu'au 10 septembre : nouvelles, articles, illustrations et photographies de tout type sont attendus à notre adresse habituelle, editionsdelabatjour@hotmail.fr.

Explorons à présent le minuscule et le gigantesque...

Marianne Desroziers et Franck Joannic

Couverture - D'après « Notre musique » de J.-L. Godard

Édito et Sommaire - *Le Combat de David et Goliath*, huile à deux faces, Daniele da Volterra, vers 1550 (détails)

Corrections et maquette - M. Desroziers et F. Joannic

SOMMAIRE

Parution



Amis imparfaits

Serge Cazenave-Sarkis

Nous publions lundi 16 juin Amis imparfaits, le deuxième recueil de nouvelles de Serge Cazenave-Sarkis (1) après Hirondelle ou martinet ? paru l'année dernière. En voici la présentation figurant en quatrième de couverture ; on pourra également lire en ligne la première nouvelle du recueil, La chaussette.

Un homicide commis avec une chaussette. Un aveugle revanchard. Une fratrie de gros bras vindicatifs. Un tueur en série par accident. Le mode d'emploi pour se faire correctement agresser. Un homme qui a tant changé qu'il ne se reconnaît plus. Et un long récit final dans les travées de la Sorbonne, durant l'euphorie confuse de Mai 68, sur les pas des membres du Comité Gavroche...

Souvenirs mal enfouis, idéaux de jeunesse envolés, les crimes les plus improbables, les trahisons les plus intimes, sont au cœur des quatorze nouvelles résolument noires réunies dans ce recueil.

De coïncidences tragiques en drames inexplicables, Serge Cazenave-Sarkis alterne loufoquerie et gravité pour nous livrer une étonnante galerie de portraits, sensibles et cruels à la fois, d'individus rongés par la culpabilité, en quête de leur vérité propre. Les récits de ces amitiés étranges, interrompues ou de circonstances, se tendent jusqu'au point de rupture, où les actes irréversibles finissent par se figer en sombres fulgurances.

Ni forts ni faibles, ni bons ni mauvais, ces personnages dépassés ou inquiétants, qui avancent dans la vie comme sur un fil, reflètent par leurs parcours le caractère hasardeux et dérisoire de toute existence humaine — unis dans leur imperfection.

Serge Cazenave-Sarkis, artisan d'art reconnu, écrit régulièrement sur le site des éditions de l'Abat-Jour ainsi que dans la revue L'Ampoule.

« Amis imparfaits » est son deuxième recueil de nouvelles.

1 Amis imparfaits, par Serge Cazenave-Sarkis (éd. de l'Abat-Jour). En vente au format papier (170 pages, 14 €) sur le site des éditions de l'Abat-Jour.


MINIATURE & GIGANTISME

Dix grammes à peine

Muriel Friboulet

Au début de juin 1914 notre école avait célébré l'inévitable fête des étudiants et depuis je traînais Gavrilo dans mes pas. Je ne sais pas votre époque, Monsieur, et les mœurs ont peut-être changé, mais les filles de mon temps préféraient se donner aux jeunes types convenablement bâtis qu'aux poussins trop hâtivement couvés. Si bien que ce garçon, ce pauvre garçon aux dix-neuf ans si peu croyables tant le sommet de ses cheveux pâles peinait à atteindre la hauteur de mes joues, j'eusse été très capable de le cajoler avec la tendresse que je réservais au dernier-né de mes frères, mais quant à lui accorder la nuit qu'il me mendiait depuis le samedi précédent, même la miséricorde n'aurait pu m'y contraindre.

Chez nous les crépuscules d'été sont poissonneux et ce soir funeste tous ceux de notre petite bande étaient partis pêcher sur la grande île, tous sauf Gavrilo qui, par plaisir et dévotion, avait voulu me suivre jusqu'à la maison de mes parents. Il marchait un peu à distance de moi et la manche de sa veste sombre que la crasse et l'usure rendaient plus funèbre encore frôlait les façades poussiéreuses. Sous le canotier qu'il portait comiquement très à l'arrière du crâne, sa petite figure osseuse et blanche lui donnait la mine d'un ange maussade. À le voir ainsi je m'attendrissais comme une vieille gâteuse, et pour prolonger un peu sa joie pauvrette d'être seul avec moi je lui fis traverser le jardin botanique. Il se taisait encore. Nous longions la serre tropicale. L'air putride et chaud qui sortait de ses portes entrebâillées pour la nuit nous retournait la tête et l'estomac. Sous les grands cèdres, plantes, allées, oiseaux, sourires et larmes, tout semblait passé au néant. Dans la rue du Prince Michel, il me supplia d'entrer chez le meilleur glacier de la ville mais il n'avait plus grand-chose en poche et pour lui-même il ne prit rien. Nous descendions vers le fleuve, il recommença de discourir.

Figurez-vous, Monsieur, ce garçon était étonnant. Bakounine, ma parole, de chic et sans trébucher, il était capable d'en réciter des chapitres complets. Oh ! si j'avais su... je serais allée avec lui jusqu'à sa chambre sise au fin fond de Beograd, dans ce minable quartier de Savamala, et sans doute jusqu'en Bosnie autrichienne, bien après la Drina, chez sa petite mère qui, selon ses dires et malgré les enfants que son Dieu lui avait enlevés leurs premières dents tout juste sorties, demeurait enjouée et même assez blagueuse, alors si j'avais pu songer... je l'aurais suivi dans sa

montagne stérile et plus loin encore, jusqu'en Amérique, dans une de ces grandes villes où, à ce qu'on raconte, avec une langue bien pendue comme était la sienne la chance vous tombait dessus en un rien de temps, et lorsque je l'ai vu ramasser ce bout de roche bleue filetée de blanc qu'une interminable odyssée avait curieusement poli à la ressemblance d'un cœur, dites-moi donc, Monsieur, comment aurais-je pu deviner, sentir, quand sur sa paume ouverte j'ai vu ce caillou de dix grammes à peine, cette insignifiante et provisoire réunion de quelques atomes, et il était tard, et je me sentais lasse, et comme d'un air de triomphe imbécile il me tendait son trophée afin que toute ma vie je le traîne dans ma poche comme un remords d'infanticide, de déicide ou je ne sais quoi d'autre, comment vous le dirais-je puisque le terme d'amouricide n'existe pas dans votre langue, et cet air de prince qu'il eut soudain... alors j'ai raillé son geste à ma façon de fille : « Mon petit Gavrilo, tu es bien étrange ce soir, allons ! Reprends-toi et imagine un peu ce que penserait Bakounine à te voir enflé d'orgueil devant ton trésor, rappelle-toi donc, à l'instant tu proclamais que la possession n'est rien sans la liberté, allons ! Gavrilo, libère-toi et rends vite ce caillou aux eaux du Danube ! »

Le mardi d'après quelqu'un de notre bande l'aperçut aux abords de la nouvelle gare. En entendant notre ami le héler il fila comme un lièvre. Vers Sarajevo, sans doute. Les jours et les années qui vinrent après, vous les connaissez comme moi, Monsieur, et comme le monde entier, puisque guerre mondiale il y eut. Vous me dites que je n'y suis pour rien. Que depuis 1908, là-bas, tout allait déjà de mal en pis. Que ce garçon n'était qu'un parmi cette centaine de jeunes terroristes aussi exaltés qu'habilement manipulés. Que le drame qui suivit était inévitable. Vous êtes très aimable, Monsieur, mais je pense que vous ne m'avez pas bien écoutée.

Le Château sur le nuage

Dominique Louyot

Brume.

Brume blanche, tiède.

Elle lui arrive à la taille.

Elle est immobile jusqu'à l'horizon.

Le ciel. Il est blanc et immobile lui aussi. Ce n'est pas le même blanc que celui de la brume.

Il n'y a rien d'autre. Que la brume et le ciel, blancs, immobiles, illimités.

Il les regarde un moment : pas de changement. Une impatience le prend, il agite les bras, saute, court, souffle de toutes ses forces, s'arrête brusquement, observe très attentivement : la brume bouge ! C'est imperceptible, cela ne dure pas. Avec plus d'énergie, il recommence, agite les bras et saute et court et souffle, s'arrête : elle bouge encore, elle bouge vraiment, partout elle s'éveille, ondule doucement.

Dans le ciel, malgré d'autres tentatives, aucun mouvement.

Il aperçoit le Château. Sa silhouette effilée, à peine visible d'abord, se précise, s'affermit. Il est d'un blanc éblouissant. Il est posé sur un nuage de brume.

Mû par une nouvelle impatience, il court vers lui. Des ailes de brume s'envolent sur son passage, se perdent très loin dans le ciel. Le Château et le nuage bondissent au rythme de sa course, mais pendant très longtemps ils ne se rapprochent pas. Puis ils grandissent enfin, finissent par occuper l'espace entier. Du nuage émerge un escalier aux larges méandres.

Des vagues paresseuses s'écoulent sur les nombreuses marches. Tout au bout, les murailles, énormes, et dedans, des yeux sombres, menaçants, qui le guettent. Il recule précipitamment, les pics des toits tourbillonnent et déchirent la nudité du ciel, il tourbillonne avec eux, recule, tombe.

Aussitôt le vertige dissipé, il se relève, leur jette des regards furtifs, puis de plus en plus longs, de plus en plus assurés. Il réussit bientôt à suivre le tournoiement sans perdre l'équilibre.

Les yeux paraissent moins en colère. Ils sont différents des siens : ils sont fixes, et ont la forme de doigts tendus vers le ciel. S'il monte très lentement, ils ne le remarqueront pas.

Les marches font de petits murs qu'il doit escalader. À plusieurs reprises, il s'assoit, laissant pendre ses jambes qu'il balance, ferme les poings pour retenir de la brume mais elle s'échappe en minces ruisseaux.

Il atteint l'esplanade. L'entrée voûtée donne sur une cour, dont les dalles dessinent des courbes vers la plus haute tour, au fond. Les murailles ont des yeux comme à l'extérieur, mais ils ont cessé de l'épier et de le menacer.

Il franchit l'entrée, entend ses pas sur les dalles, et immédiatement après des pas étrangers qui s'éloignent. Il tape dans ses mains et les claquements se répètent, se répètent et décroissent ; il ouvre la bouche, émet des sons qui se répètent, se répètent et décroissent. Le bruit le plus faible se multiplie et s'éteint.

Il pousse la porte de la tour ; elle cède sans un soupir, sans un effort. Au-delà, il n'y a rien. La lumière, d'abord très faible, augmente en dévoilant progressivement des marches.

Il s'avance. La lumière passe par une ouverture qui a la forme d'un doigt tendu vers le ciel. C'est un de ces yeux qui l'inquiétaient tant. Ils sont placés à intervalles réguliers dans les escaliers en colimaçon, les couloirs sinueux, les enfilades de salles vides. Même en se hissant sur la pointe des pieds, en sautant, il ne parvient pas à leur hauteur.

Il se remet à courir, à crier, environné par le bruit qui se répète, n'a pas le temps de décroître.

Soudain le silence : le Château ne lui répond plus.

Le mieux est d'être silencieux aussi, de marcher avec prudence, les lèvres bien serrées. Les murs du couloir n'ont pas d'ouverture. Une lumière pareille à celle du dehors l'éclaire pourtant. Il conduit à une salle qui n'est pas vide comme les précédentes. Un nuage y repose. Des formes rondes, spiralées, brillent dans sa moitié supérieure.

Il s'apprête à plonger la main dans la blancheur mouvante quand il sent une présence près de lui.

N'aie pas peur.

C'est un bruit dans sa tête, un bruit qu'il comprend. Il se retourne. Il n'a pas peur. Gigantesque, vêtu de blanc, le Maître du Château est penché sur lui.

Que fais-tu ici ? Ton voyage aurait-il été interrompu ? Cela arrive quelquefois... Grimpe sur ma main, je vais te montrer quelque chose... Grimpe, il n'y a pas de danger.

La main vole jusqu'à l'ouverture.

Regarde, le soleil se lève.

Un feu aveuglant monte de l'horizon, répand une vaste lumière qui glisse sur la brume et le ciel, pénètre par l'ouverture, ralentit, enveloppe la sphère la plus proche. Le liquide transparent et incolore qui l'emplit à demi bouillonne, s'enfle, effleure la bouche du serpentin gracile au-dessus de lui, abandonne son ascension pour un bref repos. Deux tentatives encore et enfin, irrésistiblement, il jaillit dans l'enchevêtrement de verre.

Se parant de multitudes de couleurs, brûlantes, glacées, caressantes, craintives, presque sonores dans leur éclat, toujours plus fugaces, il file, virevolte, se contorsionne, explore dans ses moindres détours, ses moindres impasses le labyrinthe qu’allume le flot lumineux, explose au cœur des sphères en myriades de bulles qui se métamorphosent en pluie de cristaux, fumerolles, lacs enflammés, étendues gelées que craquellent des geysers, tempêtes d’étincelles assaillant la paroi de leurs griffes éphémères.

La fantastique traversée s’achève à l’autre extrémité du nuage. Transparent et incolore comme avant son départ, mais nourri par l’essence de chaque transmutation, le liquide se déverse dans une sphère qu’il occupe entièrement.

Dans le cristal parfait s’épanouit un soleil qui s’allonge, se transforme en un petit être replié sur lui-même. Par moments il remue légèrement la tête, ou un bras, ou une jambe.

Surtout ne fais pas de bruit : il dort. Il ne faut pas le réveiller.

Le liquide s’opacifie. L’image d’un petit être éveillé apparaît sur la rondeur du verre. Chacun tend sa main vers l’autre, les deux mains grossissent, se touchent.

Ce petit être, c’est lui ! Et dans la sphère, un autre lui !

Et comme il ressemble au Géant, dont la main s’écarte soudain, tombe, une chute vertigineuse jusqu’au dallage.

Un cri est près de fuser.

Rappelle-toi, pas de bruit. Descends à présent.

La voix est une force qui le contraint à obéir.

Attends-moi ici.

Le Géant se redresse. Il cueille la sphère avec précaution, s’éloigne dans un couloir au bout de la salle. À son retour, une forme blanche se pose sur le bord de l’ouverture.

Il est temps pour toi de repartir.

Les doigts énormes le saisissent, l’emportent vers la forme blanche, le couchent dans une profondeur chaude, blanche elle aussi, qui se balance doucement.

Quand l’oiseau entrera dans la nuit, tu t’endormiras et tu oublieras tout ce que tu as vu, tout ce que tu as entendu.

L’oiseau déploie ses ailes et s’élance. Les balancements de la nacelle, suspendue au bec puissant par de fines torsades, s’amplifient quelques instants.

Il se met debout. Le Géant ne le lui a pas interdit. Pour voir, il doit se hisser sur la pointe des pieds.

Où est le Château ? Là-bas, il est là-bas ! Mais il recule, rétrécit, se dissout malgré les cris.

Le soleil disparaît, aspirant la lumière dont il avait couvert la brume et le ciel, rempli la salle du nuage. Dans la blancheur infinie, sans repère, l'oiseau semble ne plus avancer. Un trait sombre se dessine, soulignant une partie de l'horizon : la nuit. Elle s'étire rapidement, s'élargit, alourdit ses paupières, les ferme, l'imprègne de son oubli.

Résister, retenir le Château, ses murailles avec leurs yeux allongés, ses tours aux toits pointus, oscillants, les échos de ses escaliers, de ses couloirs, de ses salles, la salle silencieuse avec le Géant et sa voix qui est une force, ses mains comme des oiseaux, les choses tourbillonnantes dans les sphères et les spirales, le soleil dans la sphère, puis le petit être semblable à lui, sa propre image sur la surface opaque...

Mais tout se brouille, s'obscurcit, des ombres mouvantes, effilochées, s'échappent de ses poings serrés.

Avec effort, il repousse un peu de sommeil.

La nuit s'est éloignée. Ce qui en reste est derrière : l'oiseau a fait demi-tour.

Ses paupières se ferment à nouveau. Dans ses mains, il tient une sphère éblouissante comme un soleil, qu'il place avec soin sur l'horizon.

La sphère s'éteint.

Les yeux s'entrouvrent.

Brume.

Brume blanche, tiède.

Elle lui arrive à la taille.

Elle est immobile jusqu'à l'horizon.

Le ciel. Il est blanc et immobile lui aussi. Le blanc est différent de celui de la brume.

Il n'y a rien d'autre. Que la brume et le ciel, blancs, immobiles, illimités...

*

— Il n'y a pas vraiment d'explication, répète le médecin. Peut-être un facteur biologique ou infectieux, une fatigue trop intense combinée avec du stress...

Mais Marie entend à peine. L'enfant dans son ventre est mort. C'est le deuxième enfant qu'elle perd en elle.

Aucun mot n'apaisera jamais sa douleur.

Guerre bactérienne

Jérôme Pitriol

Son univers était l'infiniment petit. Ses dimensions étaient celles d'un micro-organisme. À y regarder de plus près, elle se présentait même comme quelque chose d'unicellulaire. Une bactérie. Pourtant, elle tenait en même temps de l'être humain. De la chair et du sang, des pensées, des émotions. Avec, aussi incroyable que cela puisse paraître, le sentiment d'exister. Bien sûr cela venait en partie de sa fonction : elle avait un rôle à jouer dans la chaîne et c'était important. Elle côtoyait au quotidien des organismes prodigieusement plus gros, des êtres de souche extraordinaire, considérable, à la vision cosmique et démesurée, et à l'aspect macro-céphale. Inutile de dire qu'à côté, ses proportions étaient proprement négligeables. Elle était une femme, simplement une femme invisible à l'œil nu. Elle évoluait parmi les microbes. Elle était dame pipi au ministère.

Ce n'était pas une tâche facile, croyez-moi. Et elle avait déjà une belle carrière derrière elle. Trente ans de service au même étage. Le troisième. En trente ans, elle en avait vu passer, des ministres. Et elle répétait à Isa et Marie-Jo, ses collègues de bureau (elles ne faisaient que les bureaux), que s'ils laissaient en repartant les affaires publiques dans le même état que les toilettes, il y avait de quoi se faire du souci pour l'avenir du pays.

Et des gens importants pour l'avenir du pays, elle en avait accueilli, depuis trente ans : des hauts fonctionnaires, qui évoluaient dans les sphères correspondantes, des fonctionnaires intermédiaires, qui prenaient de la place aussi, au prorata de la fonction, et puis d'autres plus ordinaires, mais occupant l'espace quand même en redoublant de gestes et en parlant plus fort. Il y avait des conseillers, des conseillers de conseillers, sans oublier leurs assistants, aussi nombreux que nécessaires et qui devaient être disponibles à tout moment, pour le cas où une décision importante aurait eu subitement une chance non nulle d'être prise dans les mois à venir. Elle orientait parfois des agents de coordination interministérielle en transit.

Ici donc régnait l'art d'être moins important qu'on en a l'air. L'ambiance était incommensurable. Sa meilleure copine, Marie-Jo, qui pouvait être très vulgaire — ce qu'elle n'aimait pas beaucoup, ni nous non plus —, disait que ces grands hommes pétaient directement dans le trou de la couche d'ozone, vu que c'était là qu'ils avaient le cul.

Pas chez elle, en tout cas. L'après-midi, après un repas d'affaires important, ou a fortiori excessif (c'était à peu près tous les midis, au ministère), la situation pouvait être explosive. Ils arrivaient en grappes, en chemise et en cravate, et prenaient possession des lieux, la plaisanterie unanime et le rire mesuré, tous experts à se donner une contenance. Mais contenance n'est pas continence. Heureusement qu'elle se sentait tenue à un devoir de confidentialité. Et quand ils levaient le siège (sans toujours rabaisser la lunette), les responsabilités de chacun semblaient moins pesantes, et la conversation reprenait comme si de rien n'était : ils se sentaient fin prêts alors à affronter leurs difficultés et soucis professionnels, leurs « emmerdements », comme ils disaient. Ils se plaignaient parfois de la pression, de ne pas pouvoir boucler tel ou tel dossier dans les délais ? Toujours est-il qu'ici les livraisons s'effectuaient sans retard, que les ceinturons se desserraient d'un cran. De leur journée, en sortant, ils avaient fait le plus gros.

Non, ce n'était pas rose tous les jours. Pourtant, ce matin-là, coincée entre les parois de faïence, elle avait le cœur léger. Simple particule, elle ne pesait rien, ondoyait en suspension dans l'air, flottait dans sa bulle en remettant du savon aux robinets, et cette bulle irisée par décret émanant d'astres bureaucratiques slalomait sous les spots. Cela durait ainsi depuis une semaine. C'est qu'Isa, sa meilleure copine (avec Marie-Jo), l'avait informée jeudi dernier qu'elle allait recevoir une distinction très prochainement. Très prochainement, ce n'était pas trop tôt, au bout de trente ans, mais elle savourait son plaisir. Isa avait un indicateur dans certain bureau important dont elle était responsable. Elle n'avait jamais révélé son identité. « Discrétion oblige », déclarait-elle. En retour le bureau devait certainement être impeccable, car elle y mettait le temps. En clair : plus il y avait de fuites, plus c'était propre.

Mais de quoi s'agissait-il ? Isa n'avait pas pu lui en dire plus, car l'arrêté garde toujours une part de son mystère. Un avancement de carrière ? Dans quelles proportions ? Une dame pipi ne pouvait pas passer chef de cabinet comme ça. Pas directement. Au bout de trente ans à observer et écouter, elle savait pertinemment qu'elle avait l'expérience requise, mais elle était aussi consciente qu'une carrière bien menée n'avait pas grand-chose à voir avec le mérite ou les compétences. Non. Elle était de l'infiniment petit : dans l'infiniment petit on finissait le travail, mais les responsabilités et l'énergie dépensée ne vous permettaient pas, étant voisin de zéro, de passer un palier pour accéder à l'infiniment grand.

Alors quoi ? Elle pensait plutôt à une médaille. Bien propre et bien lustrée. Sur les deux faces. Elle ne demandait pas la Légion d'honneur, même si elle avait mené quasiment une guerre bactériologique pendant

trois décennies sur plusieurs fronts, non ; mais elle se voyait assez décorée de l'ordre du mérite… ou — oui : de l'ordre, du mérite, et de la propreté. Et pourquoi pas ? L'immense hall d'entrée avait bien droit à une nouvelle décoration tous les mois, lui. Elle se la voyait épingler au cœur de la main du ministre en personne. Évidemment, il laisserait ses empreintes sur le métal pimpant, le maladroit, mais pour lui elle se promettait de ne pas toucher à la souillure grasse de toute une semaine avant d'astiquer sa récompense.

Et elle pensait que la nouvelle était pour ce matin. Elle avait regardé dans son casier vingt fois par jour, depuis une semaine, dans l'espoir d'y trouver la lettre officielle. C'était long. Cela ressemblait à l'éternité. Cela s'appelait les lenteurs administratives. Elle, elle était prête depuis vendredi. Elle avait déjà apporté quelques bouteilles d'alcool, qui prenaient de la place pour rien à la maison, afin de faire un pot entre filles et fêter ça comme il faut. Elle allait remettre du papier dans les cabines et aux lavabos, puis elle prendrait sa pause. Elle s'imaginait ne pas remettre de papier pendant toute une semaine. Un joli travail. C'est que ces gens considérables en envoyaient, par la lunette, du papier ; des quantités astronomiques. Sachant où passaient ses impôts elle usait de tous les stratagèmes pour freiner un peu ce gâchis, mais enfin, dans un endroit où il y avait tant d'idées en circulation il fallait que personne ne manque de rien, et il n'y avait guère qu'au service reprographie qu'on consommait plus de papier. Finalement, ne serait-ce que pour les économies non négligeables qu'elle avait fait faire au ministère, elle avait bien droit à un peu de reconnaissance. Elle savait rester à sa place, dame de service n'était pas chef de service ; pourtant, dans une journée, elle manipulait certainement plus d'agents actifs. Elle méritait cette reconnaissance. Il était temps. Et si elle ne pouvait nier qu'on lui avait laissé régulièrement de grosses commissions, ç'avait toujours été des commissions du genre — comment dire —, du genre qu'on ne fait pas blanchir dans des paradis fiscaux. Heureusement, il y avait l'eau de Javel.

L'eau de Javel. C'était la solution à tout. L'eau de Javel éliminait 99.9 % des bactéries.

Vraiment, elle avait un rôle sanitaire ici dont elle pouvait être fière. Mais elle avait souffert du manque de considération. Elle rajouta du gel antibactérien (indispensable, eu égard au serrage de main intensif, si pathogène, qui sévissait à tous les étages) puis sortit, officiellement pour donner un coup de propre au « bureau » avant la pause. Un bureau, disons plutôt un réduit spacieux, de près de 10 m² sans fenêtre, qu'elles partageaient à six pour vivre le temps des pauses, et où elles entreposaient en outre une bonne partie des produits d'entretien, faute de place. Une petite cellule, à vrai dire, surtout au sein de cet énorme organisme qu'était

le ministère, un lieu bien vivant mais sans ADN, inconnu des autres services et ne figurant pas sur les plans d'évacuation. Dans ces conditions, quel ministre aurait pu leur faire l'honneur d'une petite visite, même officieuse ? Ce n'était pas grave. Aucun ministre ne tenait dans 10 m², de toute façon.

Elle arriva devant la salle de pause, elle ouvrit la porte. Personne. Elle alla directement à son casier. C'était le plus haut des six — et aussi le plus grand —, juste au-dessus du meuble à chaussures. C'était normal, elle était un peu la responsable ici, puisque la plus ancienne. En commençant tout en bas de l'échelle elle avait gravi les casiers un à un, au fil des ans, patiemment. Elle ouvrit le casier et... la lettre y était ! Enfin ! Elle écarta les bouteilles, saisit l'enveloppe en tremblant, la retourna, la regarda. Elle disposa un peu mieux les bouteilles, gratta de l'ongle un résidu sur un goulot, ferma son casier. Voilà. Elle ouvrit la lettre. Et le monde autour de ses pieds s'écroula. De l'échelle elle dégringola. Une chute sans fin du microbien vers le néant.

On lui faisait « l'honneur » d'une retraite anticipée. Qu'est-ce qu'on voulait qu'elle fasse de ça ? C'était son travail, c'était sa vie. Une réforme visant à l'assainissement des comptes permettait cette « opportunité ». Une retraite anticipée... Elle n'avait rien anticipé du tout.

Elle ne réalisait pas. Elle avait assisté à la mise en chantier de tant de réformes, déjà. Et elle avait tant de fois pu constater que, comme pour tout, le premier jet était rarement le plus réussi. De plus, il y avait toujours au moins un retour en arrière. C'était le propre d'une constitution solide, et nous savons comme elle, pour être un peu poètes, que « carriérisme » rime avec « météorisme ». Mais la décision semblait irrévocable, cette fois-ci. Une date avait même été arrêtée.

Elle ne comprenait pas. Elle avait tellement fait, pour le ministère. Dégraissé, frotté, rincé, désinfecté des sols, des murs sur des milliers et des milliers d'hectares ; tué des microbes dans des proportions cataclysmiques ; réhabilité des tonnes de carrelage contaminé ; bref, assuré l'exécutif à son petit niveau. Elle s'était montrée si utile à tous, ici. Et elle aurait pu accomplir encore tellement.

Elle aurait pu cent fois jeter l'éponge, en vérité. Non : elle s'était accrochée. Elle avait apporté cent fois la preuve d'une force d'âme inépuisable. Mais la volonté ministérielle embrassait toutes choses. Et puisque la volonté ministérielle était de donner un bon coup de balai, elle redevenait poussière. C'était ainsi. Amen.

Non, cela ne pouvait pas finir ainsi. Ce n'était pas possible ; il devait bien y avoir une solution... Il n'y avait pas besoin de relire cent fois la lettre, pourtant : à son ton impersonnel on sentait bien que pour le département

ressources humaines tout cela ne pouvait en aucun cas prendre l'ampleur d'un phénomène cosmologique, mais resterait de l'ordre de la mesure infinitésimale, oubliée avant même son application. Et reconnaissons qu'entre drame humain et rien du tout, la frontière n'est pas toujours très nette.

Elle n'avait jamais compris pourquoi l'eau de Javel n'éliminait que 99,9 % des bactéries (elle n'avait jamais trouvé ça complètement satisfaisant, 99,9 %). Elle savait, à présent. Elle savait. Le 0,1 % qui restait, c'était elle. Elle avait résisté ainsi plus de trente ans, avec une ténacité exemplaire. Mais aujourd'hui, on était venu à bout d'elle. Exemplaire ou pas, elle allait se désincruster, lâcher prise, partir dans le siphon avec le reste. Lessivée. Éradiquée.

Les autres allaient bientôt surgir. Elle sortit l'alcool de son casier, mit ça sans soin dans son sac et redescendit les étages sans croiser personne. Ou plutôt elle croisa de hauts dignitaires, mais eux ne croisèrent personne, en arrivant ce matin-là. Le hall d'entrée, en pleins travaux, avait perdu le lustre qui à l'ouverture encore illuminait tout l'espace. Elle vint à bout des derniers degrés bombardée de sentiments confus — plus que quatre pas, trois, deux, un, zéro — et quitta le ministère. Retraite anticipée… Elle allait fêter ça chez elle. Seule. Un grand verre. Avant de monter dans sa voiture, elle jeta sac et bouteilles à la poubelle. Elle avait beaucoup plus fort à la maison.

D'aucuns voudront sans doute me faire observer que la présence au ministère de dames pipi n'est pas avérée. C'est bien ce que j'essaie de vous expliquer depuis le début : pendant trente ans, elle avait été invisible.

Demande à Jörmungand

Vlad Oberhausen

Mis au point par l'ingénieur allemand Konrad Zuse en 1941, le calculateur Z3 comptait deux mille deux cents relais électromécaniques et pesait près d'une tonne. En 1944, les Colossus, premiers ordinateurs électroniques conçus au Royaume-Uni, mesuraient cinq mètres de long pour trois de large et deux et demi de haut. Après-guerre, l'ENIAC américain, super-machine censée résoudre tous les problèmes calculatoires, occupait une surface de 160 m² pour un poids estimé à trente tonnes. En 1948, le système britannique Small-Scale Experimental Machine, surnommé « Baby », dépassait l'éléphant d'Asie en taille. N'utilisant plus le tube électronique jugé trop encombrant, l'IBM 650 pesait encore neuf cents kilos en 1954. Lancé dix ans plus tard, le plus petit modèle de la série 360 de chez IBM avait les dimensions d'une grande cuisinière. Tout cela, Nigel Wallace le savait sans doute, de même qu'Alexander Carsson avant lui, et tous deux seraient encore en vie s'ils ne s'étaient mis en quête de quelque chose de plus grand encore.

L'histoire des premiers ordinateurs avait passionné Nigel aussi loin qu'il s'en souvienne. Elle était à l'origine de sa profession : gérant d'un magasin d'informatique au 16, Hoyle Street, Warrington, Cheshire (Grande-Bretagne). Au fil des ans, il s'était spécialisé dans le rachat de matériel ancien et la revente à des collectionneurs avertis. Il acquérait aux enchères des héritages sans successeurs découpés en lots, récupérant pour des sommes dérisoires des raretés que les néophytes auraient jetées au rebut. Nigel, qui allait sur ses trente-sept ans, envisageait de s'agrandir en louant le local vide qui jouxtait son commerce. Dans l'arrière-boutique, il peaufinait les devis quand son portable sonna, le vendredi 11 mars 2010 à quinze heures précises.

Il s'agissait de son beau-frère, qu'il appréciait peu : il allait écourter la conversation quand celui-ci évoqua une « affaire » à saisir. À mi-chemin entre le vigile et le concierge, il travaillait dans une société de location de garde-meubles à la sortie de la ville. Son emploi consistait en grande partie à ne rien faire, si ce n'est vérifier que les clients payaient le loyer à temps. C'était précisément parce qu'une location annuelle arrivée à échéance n'avait pas été renouvelée qu'il avait appelé un client la semaine précédente — et appris qu'il était mort. Dans un incendie accidentel, lui avait dit sa sœur au bout du fil. À la vue du contenu du garde-meuble, un invraisemblable bric-à-brac de matériel informatique en pièces détachées, elle lui avait demandé comme une faveur de s'en débarrasser, n'ayant pas

les moyens de louer une camionnette pour le faire elle-même. Le lendemain, Nigel se rendit sur place et, contre une somme que son beau-frère jugea coquette, acheta l'ensemble des engins obsolètes et poussiéreux. Il lui prêta sa fourgonnette pour déplacer le tout ; au volant du van lors du troisième et dernier voyage nécessaire jusqu'à sa boutique, Nigel ne pouvait s'empêcher de sourire tant l'« affaire » qu'il venait de réaliser s'avérait rentable.

Les semaines suivantes furent marquées par l'établissement d'un inventaire long et fastidieux : les éléments étaient si disparates qu'il était difficile de s'y retrouver. Outre le vieux matériel d'état et d'intérêt variables, où figuraient quelques pépites qui rembourseraient aisément la somme dépensée, il y avait un ordinateur portable récent ainsi qu'un carton d'une vingtaine de livres de science-fiction (Philip K. Dick, Richard Matheson et Ray Bradbury, entre autres). Il les parcourut un soir et remarqua, tout au fond du carton, un ouvrage plus petit que les autres, dix centimètres sur quinze environ. Il était couvert d'une belle reliure en cuir, sans titre. L'intérieur l'intrigua : deux cents feuillets en gros caractères d'imprimerie, dans une langue pour lui inconnue. Sa curiosité aiguisée l'amena à allumer l'ordinateur portable. Il ne contenait rien en dehors des programmes d'installation habituels ; au cas où, il téléchargea un logiciel de récupération des données et lança une recherche, pendant qu'il montait à l'étage se préparer un thé (son appartement était situé au-dessus du magasin). En redescendant quelques minutes plus tard sa tasse chaude à la main, il vit que la recherche d'éléments supprimés était terminée : deux résultats. Un fichier texte et un fichier image. Il ouvrit l'image en premier : c'était un document scanné, qui semblait fait de petits bouts de papier déchirés, soigneusement recomposé comme un puzzle. Une lettre dactylographiée en allemand, ou plus sûrement un document confidentiel, puisque bien des passages n'étaient qu'une énigmatique succession de « xxxxxx », comme si des informations avaient été oblitérées lors de leur retranscription. Perplexe, il remarqua en haut à droite le nombre « 1954 » et se demanda s'il s'agissait de l'année de rédaction. Il cliqua ensuite sur le fichier texte et lut d'une traite les cinq pages en langue anglaise qui le composaient.

« Si quelqu'un trouve ce fichier, qu'il réfléchisse bien avant de le lire, car il prendra connaissance d'évènements réels qui dépasseront de loin son imagination. Je m'appelle Alexander Carsson, né le 08/08/1983 à Bradford, Angleterre. J'écris ce texte le 17 décembre 2009 depuis chez moi, en pleine possession de mes moyens tant physiques que mentaux et sans subir aucune contrainte. Les propos qui vont suivre n'engagent que moi et ne peuvent être étayés que par le fichier image téléchargé sur cet

ordinateur (il s'agit d'un document officiel authentique n'ayant subi aucune retouche). En l'état actuel des choses, je pense vain de révéler publiquement les informations que je détiens, celles-ci comportant trop de zones d'ombre, et étant susceptibles d'éclabousser trop de monde, pour qu'aucun média de ce pays, soumis aux intérêts d'une oligarchie toute-puissante, ne cherche à en évaluer objectivement la portée. Pour plus de clarté, je raconterai les choses dans l'ordre chronologique. Depuis ma plus tendre enfance, j'ai éprouvé une fascination véritable pour les entités gigantesques. Ce furent d'abord les grands fauves, les monstres marins puis les dinosaures ; ensuite les constructions humaines, anciennes et récentes ; enfin les ordinateurs. Ceux des années 1940 et 1950 principalement, de première et de deuxième générations, quand des précurseurs rivalisaient d'intelligence pour créer des machines démesurées dont les capacités combinatoires inédites devaient rapprocher l'homme de Dieu. Adolescent, j'ai exercé nombre de petits boulots pour assouvir cette passion, me procurant maints ouvrages consacrés à ces colosses ; par la suite le plus gros de ma bourse d'étude a été consacré à l'achat de matériel informatique hors d'âge, des raretés que de pauvres abrutis me vendirent une bouchée de pain par pure ignorance, au point que très vite je ne sus plus où les stocker (si vous avez trouvé l'ordinateur dans mon garde-meuble, vous avez pu le constater par vous-même). C'est ce qui m'a amené, il y a cinq ans de ça, à fréquenter régulièrement un forum de passionnés des premiers temps de l'informatique hébergé sur un site allemand (j'ai la chance de parler assez bien cette langue, étant celle de ma mère). Je me suis rapidement rendu compte que la plupart de ces « spécialistes » n'étaient que de petits ânes qui voyaient ces trésors comme de simples curiosités. Je me prenais souvent le bec avec ces ignares et ne me rendais plus sur le site que pour guetter les rares interventions d'un dénommé « Jörmungand », véritable puits de science que tous haïssaient et respectaient à la fois. Il se mêlait toujours des conversations pour les conclure de manière définitive d'un ou deux messages laconiques, où il faisait étalage de connaissances ahurissantes. Une expression consacrée sur le forum fut bientôt « Demande à Jörmungand ! » quand quelqu'un posait une question d'apparence insoluble, l'ironie était que celui-ci ne répondait jamais aux demandes. Il intervenait quand bon lui semblait et pouvait ne rien publier pendant des semaines. Une nuit que je m'échinais à contrecarrer une brassée de crétins qui s'obstinaient à qualifier le grand Konrad Zuse de « sot », quelle ne fut pas ma surprise de recevoir un message privé de sa part ! Il me complimenta pour ma culture et me demanda ce que je savais à propos de Zuse. Par orgueil, je déversai mon savoir livresque : « Konrad Zuse, ingénieur allemand né en 1910 et mort en 1995, pionnier de l'informatique

par ses travaux sur le calcul programmable, inventeur du premier langage de haut niveau baptisé Plankalkül, concepteur du Z3 pendant la guerre, premier calculateur électromécanique programmable binaire à virgule flottante, un des esprits les plus brillants du XXe siècle ». Il m'interrompit en me demandant si j'avais une adresse mail cryptée, ce qui était le cas : je la lui donnai et nous abandonnâmes le forum pour ne plus communiquer que par ce biais. Je vous passe la teneur de nos premiers échanges, sa méfiance et ses précautions infinies, la manière dont il testa mon sérieux et mes connaissances, dans la mesure où tout cela n'a pas d'intérêt ici : il me fallut plusieurs semaines pour que je gagne sa confiance, et qu'il consente à me dévoiler petit à petit les informations capitales que je vais résumer à présent. Il refusa de me donner son vrai nom ainsi que toute information biographique, se présentant sous le pseudonyme de « Gabriel ». Il m'indiqua avoir très bien connu Zuse : jeune diplômé en mathématiques, il avait été recruté après-guerre pour faire partie de son équipe de recherche. C'était en octobre 1950 : Zuse avait achevé son dernier calculateur, le Z4, et travaillait sur un prototype confidentiel, le Z5. Il bénéficiait de fonds confortables et d'un petit groupe d'ingénieurs et d'assistants motivés comme Gabriel. L'idée était de mettre au point le plus perfectionné des super calculateurs, capable de venir à bout de n'importe quel cryptage. Ce programme, qui devait rester secret, fut baptisé « Jörmungand » par Zuse, du nom du serpent des légendes scandinaves, si grand qu'il pouvait entourer le monde. Quatre années furent nécessaires pour mener à bien la première étape du projet. En 1954, le Z5 était au point : immense, bruyant, composé de multiples unités nécessitant chacune la force de plusieurs hommes pour être déplacées, il surpassait allégrement les technologies américaines et britanniques réunies. Gabriel et les autres apprirent par Zuse que la machine allait servir à un but précis : déchiffrer un code extrêmement long et retors. Gabriel décrivait l'endroit où étaient menés ces travaux comme un vaste hangar isolé et tranquille, dans un lieu tenu secret, à l'intérieur duquel un complexe système électronique avait été bâti autour du prototype Z5. Zuse était le seul maître à bord et les autres ingénieurs ne paraissaient pas eux-mêmes savoir sur quoi ils travaillaient. Les recherches continuèrent de la sorte pendant des mois. Au milieu de l'année 1957, le programme Jörmungand fut enfin complété : la machine tout comme la clé de décryptage partielle étaient prêtes. Zuse introduisait des données dans la machine sous forme de rubans perforés en celluloïd, celle-ci produisant en retour, après des jours de calcul, d'autres données sous un aspect identique, des suites de chiffres qui paraissaient des dates. Les premières étaient lointaines, mais elles avançaient vite dans le temps, et il y eut bientôt des dates postérieures à l'année 1957. Dans les baraquements

où logeaient les membres de l'équipe, les assistants plaisantaient en disant que le programme servait à prédire l'avenir. Et une expression naquit alors — qu'étrangement je connaissais déjà mais avec un sens bien différent —, lorsque l'un d'entre eux voulait savoir de quoi demain serait fait : « Demande à Jörmungand ! » D'après Gabriel, la phrase la plus juste jamais écrite par Nietzsche voulait que tout comme un régime alimentaire à base de riz conduise à la prise d'opiacées, la consommation excessive de pomme de terre poussait au schnaps : rien n'était plus vrai pour Zuse. Les journées de travail se prolongeaient jusque tard, et Gabriel et lui, les plus obstinés, se retrouvaient parfois seuls pour achever des calculs : il n'était pas rare en ce cas que Zuse pose deux gobelets sur la table de même qu'une eau-de-vie savamment distillée. L'ébriété l'égayait et le faisait sortir de sa réserve coutumière, si bien qu'il s'était laisser aller une fois à parler plus qu'il n'aurait dû. Il avait ri d'abord en disant que si les Américains avaient su ce dont il était capable, il aurait été le premier savant allemand exfiltré aux États-Unis, ce que Gabriel ne comprit pas (les détails de l'opération Paperclip, qui virent le Ministère de la Défense recruter des scientifiques du IIIe Reich dès la fin de la guerre pour accroître l'ascendant technologique américain, ne furent connus qu'en 1973). L'alcool aidant, il se vanta ensuite en évoquant ses commanditaires : le programme Jörmungand était piloté directement par le gouvernement, qui s'était emparé d'un livre extraordinaire, le plus ancien existant à la surface de la planète. Cet ouvrage, qu'il avait tenu entre ses mains, il l'appelait le « Livre des Morts Aléatoires » ; il cachait selon lui tous les secrets passés et futurs de ce monde, et avait été écrit par une civilisation inconnue des hommes. Le gouvernement souhaitait l'utiliser pour obtenir des prédictions économiques d'une grande précision, qui leur permettraient de contrôler les marchés mondiaux. Gabriel avait ri de ce qu'il pensait être une blague mais Zuse était très sérieux. Il avait rajouté que celui qui pourrait lire ce livre en entier deviendrait le plus puissant de tous les hommes ayant jamais vécu. Ce fut leur seule conversation sur le sujet. L'année 1958 fut marquée par la fin brutale du programme, arrêté sans explication. Zuse était abattu et Gabriel l'entendit marmonner le dernier jour : « Tout a été perdu. » On dispersa l'équipe avec l'interdiction formelle de révéler leurs activités des années précédentes ; Gabriel ne revit aucun de ses collègues. La suite est moins intéressante et ne témoigne que de son goût pour la théories du complot. Il me confia avoir la conviction que les services secrets américains leur avaient volé le livre en 1958, et que les dérives les plus notables du projet illégal MK-ULTRA mené par la CIA avaient pour but de le décrypter. Révélé au grand public en 1975, ce programme secret visait à la manipulation mentale de sujets non-consentants, par l'injection massive de psychotropes, surtout de LSD.

Après 1958, le projet fut axé sur les travaux du psychiatre Donald Ewen Cameron, qui en infligeant des sévices à des enfants croyait possible d'effacer puis de reprogrammer leurs cerveaux. Pour Gabriel, l'objectif de la CIA était évident ; « nettoyer » et transformer des esprits en « super-calculateurs », des ordinateurs organiques dont le rôle serait de déchiffrer le livre à la manière du Z5. Le 11 décembre 1995, Gabriel reçut à son domicile une enveloppe à l'intérieur de laquelle se trouvait un petit livre à la reliure en cuir. Écrit en vieux norrois, langage des vikings, il réunissait un ensemble de textes poétiques scandinaves connu sous le nom d'Edda. Il pensa immédiatement à Zuse ; une semaine plus tard, il apprit que le vieil ingénieur venait de mourir. La coïncidence était trop énorme pour ne pas conforter son intuition : le livre appartenait à Zuse, qui le lui avait envoyé pour une bonne raison. Il se persuada que cette édition de l'Edda, au moyen d'un code ou d'une clé, pouvait être déchiffrée pour révéler tout ce que Zuse avait découvert au cours de ses recherches. Le choix d'un livre comme matériau n'était pas si incongru : c'était plus discret qu'une suite de signes sur des feuilles dactylographiées. Gabriel se souvenait aussi qu'à l'époque de leurs travaux Zuse était marié à une bibliothécaire férue de mythologie, et lui avait révélé que le choix du nom « Jörmungand » était en son honneur… Vu les moyens déployés par les services allemands et américains, Gabriel avait la certitude que le « Livre des Morts Aléatoires » renfermait les dates des grands évènements à venir, et que son décryptage devait être le saint Graal de toutes les agences de renseignement du globe. L'édition de l'Edda qu'il possédait était d'une valeur inouïe, puisqu'elle recelait le décryptage partiel réalisé dans les années 1950. En dépit de ses efforts, Gabriel n'arriva à aucun résultat seul. Il tenta une nouvelle approche avec l'avènement d'Internet : sous le pseudonyme de « Jörmungand », il parcourut les sites spécialisés à la recherche de personnes détenant des informations sur Zuse, les cryptages complexes ou le programme éponyme. Quand je lui fis remarquer que c'était peut-être risqué pour lui de choisir un tel nom de profil, il me répéta une phrase dite par Zuse un jour (il ne se rappelait plus du contexte) : « Les secrets les mieux cachés reposent en pleine lumière. » Gabriel voyait en moi un regard neuf et voulait que je lui apporte mon aide. En février 2005, alors que nous communiquions depuis des mois, je reçus son dernier message. Un e-mail banal, dans lequel il promettait de m'en envoyer un plus détaillé dans la soirée, que je ne reçus pas. Je repris ensuite ma vie universitaire, avant de m'offrir une année sabbatique. Elle touchait à sa fin quand je reçus un colis à mon nom à l'adresse de mes parents : il contenait, protégé au sein d'un épais cocon de papier journal, un petit livre à la reliure en cuir. Aucune lettre ne l'accompagnait. Les journaux étaient allemands et le livre en vieux norrois : l'Edda de Gabriel.

Je ne sais pas comment il a fait pour me retrouver ; je n'ai jamais eu de ses nouvelles. Cela fait trois ans que j'ai mis mes études en suspens pour m'occuper exclusivement du décodage du livre. Une édition très particulière : certains poèmes sont tronqués, d'autres apparaissent plusieurs fois, des paragraphes spécifiques se répètent comme des litanies. En début d'année, je pensais tout arrêter quand un ami hacker me recontacta. Je lui avais demandé des mois plus tôt de chercher toutes les informations possibles sur le mot « Jörmungand » associé à l'informatique, espérant retrouver trace de Gabriel. Ce qu'il avait déniché me sidéra. Pour s'amuser, il avait piraté le serveur d'une agence fédérale allemande qui depuis 2007 travaillait à la reconstitution par ordinateur des archives perdues de la Stasi (à l'automne 1989, des documents en nombre considérable avaient été détruits manuellement par leurs hommes, déchirés en petits morceaux dans la panique, avant d'être récupérés dans des centaines de sacs après l'effondrement de la RDA). L'un d'eux, daté du 11 mars 1954, mentionnait le programme Jörmungand. Il s'agit du fichier image se trouvant sur cet ordinateur : les informations importantes ont été supprimées mais le programme figure en toutes lettres, lié à un budget pour l'entretien d'un calculateur de type Z3. La preuve de l'existence du programme m'a donné la force de continuer : Gabriel était trop intelligent pour se tromper et trop désespéré pour mentir. Ces dernières semaines, j'ai fait une avancée décisive qui va me permettre de toucher au but. En ayant recours à des algorithmes successifs, j'ai isolé du texte quatre dates : « 15.03.-44 », « 24.08.1572 », « 18.04.1906 » et « 20.06.2014 », soit les ides de mars en l'an 44 avant Jésus-Christ (assassinat de Jules César), le 24 août 1572 (massacre de la Saint-Barthélemy), le 18 avril 1906 (grand tremblement de terre de San Francisco) et le 20 juin 2014, où un autre évènement tragique fatalement se produira. Je sais que des voitures me suivent dans mes moindres déplacements, et je suis sûr que mon appartement a été mis sur écoute. J'ai jeté mon téléphone portable pour empêcher qu'on me trace. Je sors peu. Ils me guettent et je ne peux faire confiance à personne. Je vais déposer cette nuit l'ordinateur et le livre au garde-meuble, par sécurité. Les résultats de mes recherches, je préfère les garder pour moi : s'ils venaient à tomber dans de mauvaises mains, les conséquences seraient terribles. Si j'ai le temps de mener à bien mon travail, l'affaire de quelques semaines tout au plus, les retombées seront spectaculaires et je pourrais tout dévoiler l'année prochaine ; si je ne peux terminer cette tâche, plus que probablement par un empêchement radical dont la cause serait d'une nature tout autre que la fatalité, je vous prie de reprendre à votre compte l'étude du livre, en faisant abstraction des menaces et des pressions que vous pourriez subir.

Le texte s'achevait ainsi. Nigel décolla les yeux de l'ordinateur en fronçant les sourcils ; quand il porta la tasse à ses lèvres, le thé était froid.

Après une courte nuit, son examen du petit livre relié s'étant prolongé assez tard, Nigel fit tourner son commerce sans y prêter plus attention que cela. Après tout, il ne savait rien de ce Carsson, qui pouvait tout aussi bien être un fameux mythomane. Les jours suivants néanmoins, certains passages du texte refirent surface dans son esprit, comme des corps mal lestés finissant inexorablement par s'arracher du fond. Il relut son témoignage, parcourut le livre incompréhensible, le soupesa, le détailla. Quelque chose dans cette histoire lui échappait.

Il profita du week-end, et d'un interminable barbecue chez sa sœur, pour discuter avec son beau-frère. Celui-ci ne savait rien du client, et n'était même pas sûr de l'avoir déjà vu. Nigel mentit en affirmant avoir écoulé à un bon prix plusieurs pièces (aucune n'était sortie de l'arrière-salle) et lui demanda son numéro de téléphone, pour voir si d'autres ne pourraient pas lui être vendues. Le mardi, un coup de fil trop long (et la promesse d'un autre barbecue) lui permit d'obtenir le numéro ; Nigel appela dans la foulée, résolu à en apprendre plus sur Carsson. Une voix féminine, jeune et lasse, décrocha. La sœur cadette d'Alexander ne comprenait pas la raison de son appel ; il dit avoir trouvé sur un ordinateur un texte écrit par son frère. Elle soupira. Le présenta comme brillant mais paranoïaque, dépressif aussi. Il ne travaillait plus et disait que des gens du gouvernement le suivaient. Il était mort seul, chez lui, fortement alcoolisé sans doute, endormi une cigarette allumée à la bouche, qui d'après les pompiers avait mis le feu à la couverture, au fauteuil puis à son corps. Elle lui recommanda de ne pas faire attention à ce qu'il avait pu lire : dans leur famille la folie était héréditaire, l'état de santé de leur mère, dont il était très proche, s'était dégradée depuis et elle avait dû revenir vivre chez elle pour s'en occuper (Carsson avait apparemment donné le numéro de téléphone de sa mère et non le sien sur le contrat de location). Nigel voulut parler à leur mère, ce qu'elle refusa. Elle lui demanda de ne plus appeler et raccrocha brutalement.

Cette nuit-là, la sonnerie de son portable réveilla Nigel en sursaut. Il décrocha hagard et ce qu'il entendit le fit frissonner : c'était une voix éraillée de femme, qui parlait anglais avec un fort accent germanique.

« Il n'est pas mort… pas mort, vous m'entendez ? Il n'est pas mort ! Pas comme ça ! Il ne fumait pas ! Jamais… Jamais… Mon fils détestait l'odeur de la cigarette… Il détestait ça ! Menteur ! Menteur ! C'est vous qui l'avez tué ! C'est vous ! C'est vous ! »

Il entendit une autre voix au loin puis la communication fut coupée.

La boutique resta fermée exceptionnellement pour inventaire le lendemain. Nigel profita de la matinée pour inscrire à son catalogue les pièces récemment acquises et les mettre en magasin. En début d'après-midi, il reprit chaque élément évoqué dans le texte de Carsson, étudia minutieusement le petit livre relié et chercha sur Internet tous les renseignements relatifs à sa mort. Un article dans un journal local mentionnait l'incendie accidentel dans son appartement, dans la nuit du 17 au 18 décembre dernier — soit quelques heures à peine après l'écriture de son témoignage. Vers dix-sept heures, assis dans l'arrière-boutique à faire compulsivement tourner les pages des romans de science-fiction de Carsson, Nigel se prit à rire : dans le fond, il n'y avait rien à comprendre dans cette histoire. Ce n'étaient que les inventions fantasques d'un homme malade. Il effaça les deux fichiers et proposa l'ordinateur portable à la vente en vitrine, remit dans leur carton les vingt-deux livres, dont la mystérieuse édition de l'Edda, et alla en faire don à la bibliothèque de son quartier ; puis il rentra chez lui, fit un peu de rangement et passa la soirée devant un film d'espionnage.

Nigel eut toutes les peines du monde à trouver le sommeil. Il se réveilla en nage et vit en tournant la tête que son réveil indiquait en chiffres rouges 4h14. Sur le dos, il réfléchit confusément : à ses insomnies, au fait qu'il dormirait mieux s'il avait une petite amie, à ses parents mariés depuis trente ans, à l'obsolescence des ordinateurs et enfin à Konrad Zuse. C'est en se retournant pour dormir sur le côté droit que l'idée traversa son cerveau. Il comprit absolument tout, en agrégeant trois éléments anodins du texte : les petites dimensions du livre (dix centimètres sur quinze) — le métier de la femme de Zuse (bibliothécaire) — la phrase citée par Gabriel (« les secrets les mieux cachés reposent en pleine lumière »).

Il bondit hors du lit, mit son jean de la veille et ses baskets, prit ses clés et sortit de l'appartement. En descendant l'escalier, il réfléchit à la manière dont il allait s'y prendre pour récupérer le petit livre relié, certainement casser une vitre de la bibliothèque et chercher le carton quelque part dans la réserve. Le contenu du livre était un leurre, un stratagème de Zuse : c'était l'objet en lui-même qui comptait. Ses dimensions particulières étaient parfaites pour dissimuler sous la reliure le plus compact des supports de stockage : la microfiche. Une simple feuille de plastique transparent de dix centimètres sur quinze, pouvant abriter plus de cent pages de texte miniaturisées, utilisée jadis en bibliothèque. Sa femme connaissait forcément ce support, et Zuse avait dû juger le procédé idéal pour camoufler ses découvertes du programme Jörmungand. S'il n'avait envoyé aucune indication à Gabriel, c'est parce qu'il n'y avait aucun code : tout était à l'intérieur du livre, littéralement.

Il sauta les dernières marches et ouvrit avec empressement la porte de l'immeuble : dès qu'il aurait récupéré le livre, il serait en mesure de connaître tous les secrets passés et futurs de ce monde.

Nigel Wallace n'arriva pas à la bibliothèque. Son corps fut découvert au petit matin, sur le trottoir devant sa boutique, le jeudi 15 avril 2010. Aucun témoin. L'autopsie conclut à un arrêt cardiaque. Huit mois plus tard, une étudiante en stage à la bibliothèque sur Hoyle Street s'acquitta du catalogage des dons faits à l'établissement par les riverains. Elle commença par s'intéresser à un carton contenant des livres de science-fiction (Philip K. Dick, Richard Matheson, Ray Bradbury, entre autres). À l'intérieur il n'y avait que vingt-et-un livres, alors que la fiche hâtivement réalisée lors de leur entrée en mentionnait vingt-deux.

Le petit livre à la reliure en cuir ne fut jamais retrouvé.

La citation partielle de Nietzsche évoquée p.21 figure dans Le gai savoir (Livre troisième, 145, Danger des végétariens).

L'ouvrage mentionné sous le nom de « Livre des Morts Aléatoires » apparaît sous celui de « Livre de la Mort et du Hasard » dans le texte intitulé L'homme de Somerton publié dans L'Ampoule n°2 (p.36-46).

Albert disparu

Neevh

Je ne suis pas responsable de la disparition de madame Fuchs, ma propriétaire. Ou alors indirectement. Je ne l'aimais pas, c'est vrai. Elle était cruelle, sournoise et n'arrêtait pas de m'épier derrière les fenêtres de sa maison. À aucun moment, cependant, je n'ai souhaité sa mort. Ou si je l'ai fait, c'est fugitivement. Un souhait comme une flèche. Entre deux battements de cœur. Croyez-moi quand j'affirme avoir ignoré la puissance de ce trait. L'instant avait marié en moi haine et désespoir. Expérience inédite. Comment aurais-je pu savoir que cette noce me conduirait à ouvrir une certaine porte ? J'étais épuisé, après avoir cherché Albert pendant des heures. J'avais peu dormi, et si mal que lorsque ce souhait a jailli, à l'instant où j'ai eu la preuve irréfutable de la culpabilité de madame Fuchs, je vous conjure de me croire, j'étais humainement incapable d'éprouver d'autres sentiments que cette haine et ce désespoir.

Madame Fuchs était jalouse d'Albert, aussi invraisemblable que cela puisse paraître. Sauf à prétendre qu'Albert aurait dû s'appeler... Albertine. Ne vous méprenez pas. Mon ami n'était pas transsexuel. Il n'avait pas non plus pour habitude de se déguiser en femme. Il était peut-être simplement et réellement de sexe féminin. J'écris « peut-être » car je n'ai jamais osé lui poser directement la question. Madame Fuchs avait dû renifler instinctivement cette féminité. Elle vivait seule. Veuve plongée dans le vitriol d'une vertu irréprochable. Passant régulièrement ses nerfs sur un vieux chien qu'elle adorait entendre geindre, depuis le chenil où elle l'enfermait. Elle ne supportait pas notre amitié. Son caractère indéfectible, scellé dès notre première rencontre.

Ce jour-là, je m'en souviens, il avait plu. L'herbe, devant la maison, luisait encore après l'averse. J'étais sorti pour observer le spectacle. Albert aussi. Fasciné par la vivacité des couleurs, la grâce de chacun de ces brins d'herbe laqués d'eau, j'ai failli écraser Albert. En général, je m'arrangeais pour éviter ce genre de maladresse, n'ayant ni affinité ni répulsion particulière pour les escargots. Je pris donc celui-ci machinalement entre mon pouce et mon index, pour le déplacer. La bestiole se rétracta aussitôt, produisant un chapelet de bulles. Sur la terrasse, plusieurs de ses congénères rampaient vers le pré voisin. J'ignore combien de temps il m'a fallu pour remarquer ce qui différenciait Albert des autres escargots. Ce dont je me souviens, en revanche, c'est qu'aussitôt après j'ai arpenté talus et fossés pour tenter de trouver d'autres spécimens semblables. En vain. Seul Albert présentait une coquille dont la spirale se déroulait non pas

dans le sens des aiguilles d'une montre, comme chez n'importe quel autre gastéropode normalement constitué, mais dans le sens inverse.

Tandis que je revenais vers la maison, cette découverte déclencha en moi une série d'interrogations : et si, grâce à cette spirale inversée sur sa coquille, cet escargot pouvait remonter le temps ? et s'il n'était qu'un reflet d'escargot tendu par un miroir invisible ? et si ce miroir était une porte vers un autre monde ? et si je pouvais m'y faufiler à mon tour ? et si j'avais seulement affaire à un escargot dont la coquille s'enroulait senestrorsum ? Oh, ne soyez pas impressionné, j'ignorais moi-même l'existence de cet adverbe avant d'effectuer une recherche sur Internet. D'ailleurs la probabilité annoncée pour qu'une telle anomalie morphologique affecte un gastéropode était de l'ordre de 1 pour 20000. C'était donc suffisant pour que cet escargot hérite d'un prénom et de mon amitié.

De ce jour, j'emmenais Albert partout. Et partout, heureusement, personne ne le remarqua. Ce qui m'arrangea, je peux bien vous l'avouer. Allez trouver les mots, vous, pour expliquer une amitié pareille sans risquer ensuite d'avoir à vous inscrire aux H.A., les Héliciphiles Anonymes, histoire de vaincre une inclination douteuse et vous faire enfin des amis, conformes aux exigences sociales de votre espèce. C'est certainement ce que devait penser madame Fuchs. Car comme elle, je vis seul. À l'heure où j'écris ces lignes, je me demande encore pourquoi Albert est parti. Qu'est-ce qui a bien pu lui passer par la tête ? Nous ne nous étions pourtant pas disputés, le dernier soir. Je me revois encore, affalé sur le canapé, une bière dans une main, un bouquin dans l'autre, lui faisant la lecture. Il adorait ça. Et moi aussi. Ce soir-là, je lui lisais un manuel de maçonnerie. J'avais décidé d'agrandir la chambre bleue, au bout du couloir. Un projet que je traînais depuis l'été précédent. Vers minuit, j'ai éteint et je suis allé me coucher, après avoir déposé une feuille de laitue bien fraîche à proximité d'Albert.

Le lendemain matin, il avait disparu. Une trace brillante, patiente, obstinée, sinuait sur le carrelage en direction de la porte-fenêtre. Pourquoi avais-je oublié de la fermer ? Je suis sorti sur la terrasse. La trace d'Albert disparaissait dans les herbes du pré. Au début, je n'ai pas été trop inquiet. Albert, comme n'importe quel autre escargot, se déplaçait lentement. Il n'avait pas dû aller loin. Et puis, il avait plu peu avant l'aube. L'herbe était encore mouillée, ce qui limitait le risque d'une rencontre avec une vipère. Les vipères adorent les escargots, comme les hérissons, les renards et cette saleté de madame Fuchs. Elle aussi était de sortie. Je l'ai aperçue près de l'étang, vêtue de son ciré jaune. Quand je l'eus rejointe, elle me jura sur la tête de feu son mari que, non, elle n'avait pas vu Albert, que non encore, elle n'aurait pas osé le mettre dans son panier avec les autres, connaissant

la nature de notre relation et que, oui, c'était promis, elle me le ramènerait si par chance elle tombait sur lui. Pourquoi ai-je cru cette femme ? À la nuit tombée, alors que je passai, désespéré, devant sa fenêtre, je la vis, attablée, de dos, devant une douzaine d'escargots. Que pouvais-je faire sinon rentrer et me saouler !

C'est le froid qui m'a réveillé ce matin, à l'aube. D'abord j'ai mis du temps à comprendre où j'étais. Dans ma voiture en fait, la portière côté conducteur ouverte. Et il avait encore plu pendant la nuit. Gelé, courbatu, démoralisé, je me suis souvenu que vers deux heures du matin, un irrépressible besoin de justice m'avait poussé dehors. J'avais décidé que la meilleure chose à faire était d'aller porter plainte à la gendarmerie la plus proche. Trop saoul pour réussir à introduire la clef de contact dans l'orifice du démarreur, je m'étais écroulé sur le volant, m'épargnant ainsi un procès-verbal pour conduite en état d'ivresse, et pour outrage à représentant de l'ordre public lorsque ce dernier aurait compris la nature des crimes dont je tenais à témoigner : « Enlèvement, séquestration et assassinat d'escargot ». Le tout, j'en étais convaincu, mijoté, prémédité, orchestré depuis des semaines par le monstre en ciré jaune. Cela allait faire la une de tous les journaux. La garce en prendrait pour vingt ans ! Albert serait vengé et je n'aurais plus qu'à picorer mon chagrin pendant des mois, miette après miette, gorge sèche et serrée, comme il se doit pour un deuil. Heureusement, je n'avais pas réussi à démarrer. Heureusement car c'est moi qui ai retrouvé madame Fuchs, près de l'étang, ou tout au moins ce qu'il en restait. Mais ça, c'est arrivé après la poubelle et les cris, plus tard.

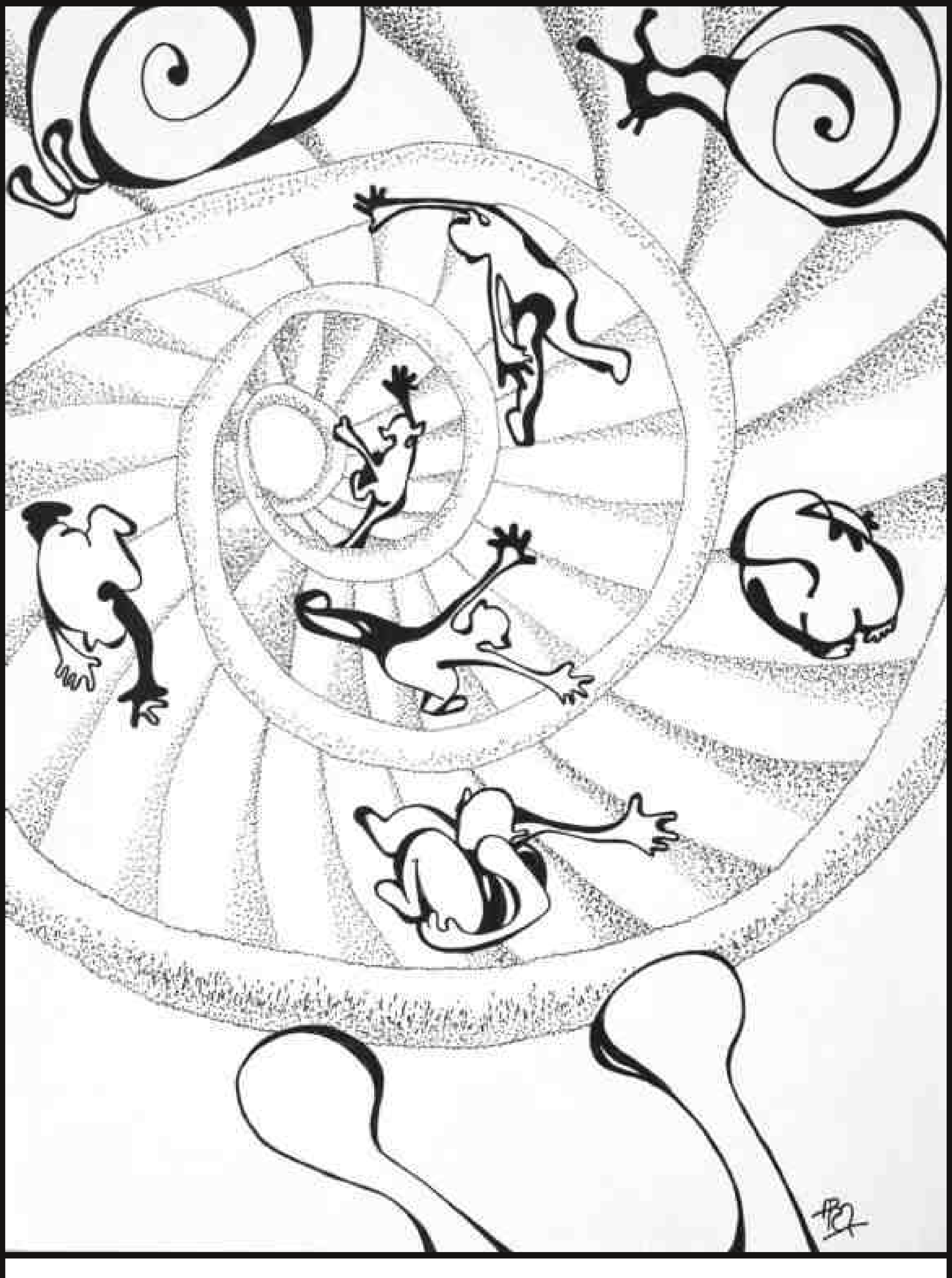
La poubelle d'abord. L'idée m'est venue en sortant de la voiture, expulsé par une nausée brutale. J'ai vomi. Je suis rentré prendre une douche. Un thé. J'ai pris les jumelles et j'ai regardé du côté de chez madame Fuchs. Ses volets étaient encore fermés. Normal, il était à peine sept heures. Puis j'ai cherché la poubelle. Elle était contre le pignon de la maison. À force de vivre en voisins, j'avais noté que madame Fuchs avait l'habitude de jeter un petit sac plastique contenant ses restes après chaque repas, midi et soir. Enfin, j'ai braqué les jumelles vers le chenil. Le vieux chien n'y était pas. Tant mieux, car s'il était sourd, il avait encore de bons yeux. Récupérer le sac fut d'une facilité déconcertante. Sur le chemin, en rentrant chez moi, j'ai d'abord exulté, ravi du tour que je venais de jouer à ma propriétaire. Puis le souvenir d'Albert m'a rattrapé, j'ai accéléré le pas et, sans refermer la porte d'entrée, j'ai filé vers la cuisine où j'ai vidé dans l'évier le contenu du sac. Parmi la vingtaine de coquilles vides empestant l'ail, il y avait celle d'Albert. C'est à ce moment-là que la flèche est partie. À ce moment-là seulement, je vous le jure, que j'ai souhaité la mort de madame Fuchs. Dans cet intervalle minuscule, entre deux des battements

de mon cœur. Après, j'ai nettoyé délicatement la coquille d'Albert. Et je suis allé dans le salon où, mon poing toujours refermé sur ce qu'il me restait de lui, je me suis endormi.

Ce sont les cris qui m'ont réveillé. Le premier, j'ai eu l'impression qu'il avait jailli du rêve que j'étais en train d'arpenter. J'ai ouvert les yeux en ne me souvenant déjà plus de quoi parlait ce rêve. Je me suis assis, dans la conscience de la mort d'Albert, et j'ai décidé que j'allais déménager. Le second, un peu plus tard, mériterait d'être qualifié de hurlement. Il venait de l'étang et, si je n'avais pas aperçu entre les arbres la tache parfaitement identifiable d'un ciré jaune, j'aurais douté qu'un tel son puisse sortir de la gorge de madame Fuchs. Sans réfléchir, je me suis précipité. Les arbres m'empêchaient de distinguer la scène qui se jouait au-delà, près de la rive. Le troisième, je l'ai entendu à l'entrée de la clairière. C'était d'ailleurs plus un râle qu'un cri. Quand je suis arrivé sur place, quelques secondes plus tard, le ciré jaune de madame Fuchs reposait dans l'herbe. Un ciré fermé d'où dépassait une jupe sombre, et une paire de bottes. Entre la jupe et les bottes, des bas gris dessinaient une manière de serpents qui me firent frissonner. L'ensemble était disposé d'une façon si ordonnée qu'on aurait pu croire que ces différentes pièces avaient été vidées instantanément de leur occupante. Le corps de ma propriétaire, lui, avait bel et bien disparu. À l'extrémité de la manche droite du ciré, je reconnus son panier. Il gisait, renversé, et déjà quelques escargots s'en échappaient. C'est à cet instant que quelque chose a bougé dans les fourrés tout proches. Et je vous jure que cette chose était énorme. Lorsque de longues minutes plus tard, j'ai trouvé le courage d'entrer dans la forêt, j'ai constaté que cette chose avait laissé dans son sillon une substance qui ressemblait à s'y méprendre à de la bave d'escargot.

Mais peut-être que rien de ceci n'est vrai. Peut-être que j'ai inventé cette histoire à cause d'une chanson. Une comptine. Mon garçon la fredonnait tout le temps. Il la fredonnait encore juste avant que la voiture ne verse dans ce putain de ravin. Comment c'était déjà… petit escargot… Oui, c'est ça… petit escargot porte sur son dos… sa maisonnette…

Pourquoi je suis encore vivant, moi !



La Spirale **par Antonia Bellemin**


BLUE SPOT 01
par KOWALSKI
© KOWALSKI


MYSTERIOUS MIND CHAPTER 1
par KOWALSKI
© KOWALSKI

Sur les traces du géant blanc

Constance Dzyan

À propos de la fin des *Aventures d'Arthur Gordon Pym de Nantucket* d'Edgar Allan Poe

« Les ténèbres s'étaient sensiblement épaissies et n'étaient plus tempérées que par la clarté des eaux, réfléchissant le rideau blanc tendu devant nous. Une foule d'oiseaux gigantesques, d'un blanc livide, s'envolaient incessamment de derrière le singulier voile, et leur cri était le sempiternel Tekeli-li ! qu'ils poussaient en s'enfuyant devant nous. Sur ces entrefaites, Nu-Nu remua un peu dans le fond du bateau ; mais, comme nous le touchions, nous nous aperçûmes que son âme s'était envolée. Et alors nous nous précipitâmes dans les étreintes de la cataracte, où un gouffre s'entrouvrit, comme pour nous recevoir. Mais voilà qu'en travers de notre route se dressa une figure humaine voilée, de proportions beaucoup plus vastes que celles d'aucun habitant de la terre. Et la couleur de la peau de l'homme était la blancheur parfaite de la neige. »

C'est ainsi que se termine l'unique roman écrit par Edgar Allan Poe, Les Aventures d'Arthur Gordon Pym de Nantucket, dans sa traduction par Charles Baudelaire : fin étrange et presque incompréhensible, qui semble contenir une incohérence majeure de même qu'une inextricable énigme — comment s'achève l'aventure de Pym, voué à une mort certaine, alors qu'il est censé avoir remis son manuscrit à Poe ? et surtout, quelle est cette immense créature blanche qui a suscité tant d'interrogations ?

Naissance du « géant blanc »

En 1836, échouant à faire publier ses nouvelles chez l'éditeur new-yorkais Harper, Poe décide d'écrire un texte plus long correspondant aux goûts de l'époque. Il opte pour le roman d'aventures en mer, dans la lignée des livres à succès de Fenimore Cooper (Le Pilote, Le Corsaire rouge, L'Ecumeur de mer, Le Bravo). L'année suivante, il remet le manuscrit d'Arthur Gordon Pym chez Harper qui le publie en août 1838 aux États-Unis ; le nom de Poe n'apparaît pas en couverture et le texte est présenté comme un authentique récit d'exploration du pôle Sud. Ce thème est susceptible d'intéresser le public : plusieurs expéditions sont sur le point d'être menées en Antarctique, et le premier accostage sera réalisé par l'explorateur français Jules Dumont d'Urville début 1840.

Les éditeurs anglais décident quant à eux de supprimer le dernier paragraphe cité précédemment, jugé trop invrai-semblable. Ils conservent néanmoins la postface explicative de Poe (qui en attribue faussement l'écriture à l'éditeur) : Pym a pu rentrer aux États-Unis où il a remis son récit à Poe, mais il est mort avant de lui faire parvenir les deux ou trois derniers chapitres narrant l'exploration du pôle et le voyage du retour. Par cette pirouette, il trouve là le moyen de rattraper tant bien que mal ce qui apparaît comme un défaut de construction (1) : le texte est écrit par Pym à la première personne alors que tout porte à croire qu'il a trouvé la mort sans moyen de faire connaître ses aventures. Le roman s'ouvre en effet sur une préface « de la main » d'Arthur Gordon Pym, qui relate comment il a transmis ses notes à Edgar Allan Poe afin qu'il les fasse publier. Entre ces deux chapitres qui servent à mettre en place la mystification autour d'un récit véridique, le roman se divise en deux parties très différentes : la première, la plus longue, de facture classique, poussives par endroits, reprend les codes du récit de voyage en mer, alors que la seconde verse dans le genre fantastique à l'instar de ses meilleures nouvelles.

Les deux premiers tiers du texte (chapitres I à XVII) racontent les pérégrinations d'Arthur et de son ami Auguste sur trois navires successifs : le canot l'Ariel, le baleinier le Grampus et la goélette la Jane Guy. Sur le premier, tous deux affrontent ivres une tempête ; sur le deuxième, ils font face à une mutinerie sanglante, reprennent le bateau par la ruse, sont conduits par famine à se résoudre au cannibalisme et subissent le chavirement du baleinier ; recueilli à bord du troisième, Arthur (accompagné de Dirk Peters, un marin du Grampus, après la mort d'Auguste) explore les îles au large du cap de Bonne-Espérance et convainc le capitaine de continuer vers l'Antarctique. Sur leur route se dresse une banquise sans fin, à travers laquelle ils trouvent un passage vers les terrae incognitae du pôle Sud. Commence alors le dernier tiers fantastique du livre (chapitres XVIII à XXVI) : la Jane Guy atteint l'île bizarrement luxuriante de Tsalal, dont les natifs les accueillent chaleureusement, avant de les faire tomber dans un piège. Tous les marins sont tués, la goélette détruite par une explosion : seuls Pym et Peters en réchappent, terrés dans les conduits souterrains de l'île. Ils parviennent à s'enfuir, regagnent la plage où les poursuivent les autochtones et s'emparent d'un canot ainsi que d'un otage. Dérivant vers le sud, ils s'enfoncent dans un territoire à la blancheur éclatante, où l'eau se fait de plus en plus chaude et laiteuse et où pleuvent des cendres pâles (2). Leur embarcation vogue vers un voile de vapeur donnant sur une cataracte, leur compagnon d'infortune, le sauvage Nu-Nu, finit par mourir, et lorsqu'ils déchirent enfin le rideau vaporeux, leur canot tombe dans un gouffre devant lequel les attend la silhouette à la blancheur de neige.

1 Le livre n'est pas exempt d'erreurs grossières. On citera l'ami d'Arthur, Auguste, avec lequel il est censé avoir eu une discussion des années plus tard alors qu'il meurt peu de temps après, ou le chien du héros, Tigre, qui joue un rôle important lors de la reprise du Grampus avant de disparaître sans explication.
2 Poe a pu s'inspirer de la « théorie de la terre creuse » de John Cleves Symmes Jr (1818) : deux trous existeraient aux pôles, chauffés par le feu du noyau terrestre faisant fondre la glace (d'où l'eau chaude menant à un gouffre à la fin du roman).

Vingt ans après la première parution anglo-saxonne est publiée en France la traduction du roman par Baudelaire. Pleine de style, celle-ci se montre fidèle au texte original, à deux exceptions près qui orientent la compréhension de la fin. Baudelaire a ajouté des titres aux chapitres, et celui du dernier (« Le géant blanc ») ne peut manquer d'en infléchir le sens. De même, sa traduction de l'ultime phrase prête à discussion : « the hue of the skin of the figure » devient « la couleur de la peau de l'homme », alors qu'il aurait semblé plus juste, pour maintenir le flou voulu par Poe, de rendre « figure » par « silhouette ». Baudelaire, qui a pu trouver cette fin par trop étrange, en résout presque l'énigme : Arthur se trouve face à un homme livide de grande taille. La version originale n'est pas aussi affirmative : Poe évoque seulement « a shrouded human figure » (« une figure humaine voilée », traduction plus proche de Baudelaire cette fois). Impénétrable, cette fin ne donne aucune information sur la nature de la créature ; quant à la raison de sa présence, et au rôle joué dans le retour de Pym chez lui, on ne peut qu'extrapoler. La logique voudrait qu'elle soit venue en aide aux deux naufragés, la postface rapportant qu'ils ont regagné les États-Unis, mais cette interprétation pragmatique semble en contradiction avec le ton fantastique des derniers chapitres. Outre sa taille, le caractère marquant de l'apparition est sa couleur : pareille à celle de la neige. Pour en percer le secret, on s'intéressera plus particulièrement au sens que revêt le blanc dans le livre.

Recension d'une non-couleur

Champ chromatique caractérisé par l'impression de luminosité, le blanc n'est pas une couleur, mais la teinte résultant de la réunion du spectre de toutes les autres. Symboliquement, le blanc partage des attributs positifs (pureté, innocence, sainteté) et négatifs (vieillesse, mort, angoisse) : cette ambiguïté correspond on ne peut mieux au roman de Poe où les apparences sont souvent trompeuses.

Dans un excellent article (3), Catherine Grall s'est penchée sur la « sublime blancheur » dans plusieurs grands textes, dont Arthur Gordon Pym. Elle constate que le blanc prend une importance grandissante au fil du récit, systématiquement rattachée à la mort : dents blanches du chien devenu enragé, craie qui sert à maquiller le visage de Pym afin de le faire passer pour un spectre aux yeux des marins révoltés, mouette aperçue sur le brick hollandais ne transportant que des cadavres, ours polaire menaçant, paysage final (eau laiteuse, oiseaux livides, lumière abyssale, cendres et vapeur claires) et apparition à la blancheur de neige. Le blanc désigne un « danger toujours plus incompréhensible » ; sa prégnance croissante coïncide avec la montée de l'étrange.

3 Catherine Grall, « Sur les traces d'une sublime blancheur : La ballade du vieux Marin de S.T. Coleridge, Frankenstein de Mary Shelley, Les Aventures d'Arthur Gordon Pym d'E.A. Poe et Moby Dick de H. Melville », in La littérature et le sublime, dir. Patrick Marot, Presses Universitaires du Mirail, 2007.

Il marque les éléments sortant du cadre réaliste, et constitue le point commun des trois passages les plus improbables : le corps inerte d'un animal inconnu rencontré une fois la banquise franchie (à dents et griffes rouges, queue de rat, tête de chat et oreilles de chien, au corps recouvert d'un pelage blanc), l'eau si singulière de l'île (composée d'une sorte de gomme arabique divisée en « veines » de toutes les couleurs) et le fameux géant, comme si les occurrences précédentes, autant d'avertissements adressés au lecteur, préfiguraient sa venue.

Elle revient également sur le parallèle entre le roman et un poème de Coleridge de la fin du XVIIIe siècle, La ballade du vieux Marin (The Rime of the Ancient Mariner). Tous deux identifient le blanc à un danger surnaturel (bien que sa dimension chrétienne chez Coleridge ne figure nullement chez Poe). Le poème raconte l'errance d'un navire naufragé dans les glaces du pôle Sud, frappé de malédiction après qu'un marin tue un albatros. Un vaisseau fantôme se révèle alors, avec à son bord la Mort accompagnée d'une entité féminine (She life in death) au teint d'une absolue blancheur. Après avoir vu mourir ses hommes et eu recours à la prière, le capitaine, seul survivant d'un tourbillon colossal, regagne miraculeusement la terre ferme avec comme pénitence la mission de raconter son histoire au plus grand nombre. Le dernier chapitre d'Arthur Gordon Pym contient des éléments similaires : perdition dans un lieu immaculé, mort d'une créature innocente (l'autochtone Nu-Nu), double châtiment (les « étreintes de la cataracte » et la « figure humaine voilée »), retour inespéré avec l'obligation de faire connaître le récit. Pour Grall, le blanc, assimilé à une « menace blafarde », désigne à la fois l'indéterminé ouvrant la porte au fabuleux et le chatoiement, la révélation qui amène le protagoniste à témoigner de l'expérience vécue.

Cet aspect s'inscrit dans une dichotomie noir/blanc très marquée dans le dernier tiers du livre. Pym et les hommes de la Jane Guy arrivent sur l'île de Tsalal constituée uniquement de roche noire, où les autochtones, à la peau noire également, sont terrorisés par les objets blancs (ainsi que par les miroirs) visibles sur le bateau, absents de leur lieu de vie. Leur peur en apparence irrationnelle est exprimée à plusieurs reprises par le cri récurrent Tekeli-li ! (4) ; l'ultime chapitre présente son origine, le hurlement coassé par de grands oiseaux livides, dernières formes de vie croisées avant d'atteindre l'abîme de clarté. Alors que les habitants de Tsalal sont présentés comme « la race la plus méchante, la plus hypocrite, la plus vindicative, la plus sanguinaire, la plus positivement diabolique qui ait jamais habité la face du globe », leur terreur du blanc laisse à penser qu'un danger bien plus grand se trouve au-dessus d'eux. La postface du chapitre XXVI s'attarde sur l'opposition entre la noirceur de Tsalal et la blancheur du dernier paysage traversé. Poe revient à cette occasion sur le

4 Est-ce le nom du « géant blanc » pour les sauvages ? Les deux premières fois où ce cri est poussé, c'est suite à l'explosion de la goélette (aux voiles blanches et qu'ils croient vivante) et à la découverte du corps de l'animal inconnu au pelage blanc. Dans les deux cas, il s'agit d'une menace caractérisée par sa blancheur. Les sauvages auraient-ils pu tuer les marins (tous blancs) par malentendu, les assimilant à des sbires du mystérieux géant ?

tracé des souterrains, dont les schémas (donnés au cours du livre) sont identifiés comme des lettres formant deux mots : au nord, « être ténébreux », au sud, « être blanc ». Les profondeurs de l'île renfermeraient-elles, de façon cryptique, une mythologie primaire ? l'opposition séculaire entre un « être noir », situé sur Tsalal, et un « être blanc », localisé plus au sud, qui pourrait être la « figure voilée » elle-même ? Poe se garde d'en dire plus, sachant, comme il l'écrit lui-même, qu'il ouvre par son silence « un vaste champ aux rêveries et aux conjectures les plus excitantes ».

Suites et interprétations

En dépit de ses longueurs, le roman a su inspirer des auteurs de renom. La filiation ne peut être plus claire avec Le Sphinx des glaces, un roman mineur de Jules Verne paru en 1897. Rarement un livre aura eu à ce point l'allure d'un palimpseste : Verne calque totalement la structure de son roman sur celui d'Arthur Gordon Pym, en racontant une succession d'aventures en mer ayant pour point de départ, canevas et finalité l'ouvrage de Poe ! Le narrateur, Jeorling, découvre que les Aventures d'Arthur Gordon Pym sont véridiques : avec le roman pour guide, il accompagne le frère du capitaine de la Jane Guy dans le sillage de la goélette disparue dans l'Atlantique sud. En route, il rencontre Dirk Peters, le compagnon de Pym : il a survécu, éjecté du canot en dernière issue, et a pu retourner aux États-Unis où il a remis le manuscrit à Poe. Ensemble, ils retrouvent l'île de Tsalal (dévastée par une explosion volcanique, prétexte pour en faire disparaître tous les éléments fantastiques) puis la silhouette derrière le rideau de vapeur : il s'agit d'une montagne de glace ayant la forme d'un sphinx, aux étonnantes propriétés magnétiques. Celle-ci attire irrésistiblement tous les objets métalliques, et l'on y découvre accolé le cadavre blanchi d'Arthur Gordon Pym, maintenu à elle depuis des années par la bandoulière de son fusil. Si l'on évacue l'incohérence de la chute (Arthur jette son fusil au canon endommagé dans le chapitre XXIV, et ne l'a donc pas sur lui à la fin de l'histoire), et l'hommage appuyé à l'œuvre littéraire de Poe, le roman de Verne fait l'effet d'une trituration assez indigeste du matériau original : tout y est rationalisé et affadi, bien loin des envolées de son prédécesseur. La solution même du sphinx des glaces comme « figure humaine voilée », référence au mythe antique grec, semble bien peu à sa place dans l'univers de Poe.

Lovecraft opte pour une autre démarche en 1931 dans l'une de ses nouvelles les plus célèbres, Les Montagnes hallucinées. Il conserve le cadre final du roman, l'Antarctique, et reprend en filigrane le mystère du « géant blanc », en les intégrant à un récit plus personnel ; les seules références directes sont le titre du roman (un personnage y fait allusion) et un clin

d'œil au cri Tekeli-li !. Le texte relate une expédition scientifique menée par des membres de l'université de Miskatonic, dont un étudiant admirateur d'Edgar Allan Poe, Danforth, mission qui vire à la catastrophe après la découverte d'espèces fossiles inconnues. Par la suite, une gigantesque cité est mise à jour dans les profondeurs, à travers l'architecture de laquelle le narrateur du récit, le professeur Dyer, retrace l'histoire d'une race extraterrestre ayant en premier colonisé la Terre, les Anciens, et de leurs serviteurs les Shoggoths ; en parallèle, les membres de l'expédition sont peu à peu décimés par les espèces découvertes, qui n'étaient pas des fossiles mais des entités vivantes. Si l'horreur fantastique est portée à son paroxysme par Lovecraft, elle n'utilise pas les mêmes codes que chez Poe : au lieu du blanc, c'est le froid (totalement absent dans Arthur Gordon Pym) qui constitue ici le vecteur de l'épouvante. La nouvelle s'achève par la fuite en avion des derniers survivants de l'expédition, dont Danforth, qui en se retournant pour voir la créature démesurée qui les a pris en chasse sombre dans la folie. Dans une lettre à son ami August Derleth, Lovecraft explique qu'il voulait obtenir avec cette fin un effet identique à celui créé par Poe dans son dernier chapitre. Il n'est pas impossible d'imaginer que pour lui, si le récit de Pym s'interrompt après la rencontre avec le « géant blanc », c'est parce que le choc subi par cette vision l'a laissé dans l'incapacité d'écrire, celui-ci ayant perdu la raison tout comme le personnage de Danforth à la fin des Montagnes hallucinées.

Sans être une suite, et bien que l'on n'ait aucune preuve que Melville ait lu le roman de Poe, son chef-d'œuvre Moby Dick publié une dizaine d'années plus tard, en 1851, paraît en contenir de nombreuses réminiscences. La quête de la blancheur, finalité du roman, n'est pas sans rappeler l'ultime chapitre d'Arthur Gordon Pym ; on pourrait être tenté de relever la proximité entre la vision de Pym et celle d'Ishmaël dès le premier chapitre, lorsqu'il parle d'un « blanc fantôme immense, qui ressemblait à une colline dans l'espace ». Des critiques tels que Patrick Quinn n'ont pas manqué de remarquer les similitudes entre le chapitre XLII de Moby Dick et la fin d'Arthur Gordon Pym : Melville y évoque le caractère horrible et angoissant du blanc, en citant plusieurs créatures que leur pâleur ne rend que plus terrifiantes (grand requin, ours polaire). Ce rapprochement paraît trop net pour être une coïncidence : Melville aurait pu s'inspirer de l'immense figure concluant le roman de Poe, dont la monstrueuse baleine blanche traquée par Achab serait une incarnation plus réaliste.

Des études critiques d'Arthur Gordon Pym ont cherché à percer l'énigme du « géant blanc ». L'une des premières, publiée en 1933 par Marie Bonaparte (5), livre une interprétation psychanalytique tissant la métaphore autour de l'association inconsciente mer/mère. Chaque élément est présenté comme un symbole maternel en puissance (les souterrains de

5 Marie Bonaparte, Edgar Poe, sa vie, son œuvre : étude analytique, 3 vol., PUF, 1958 (1re éd. 1933).

Tsalal sont le ventre de la mère, l'eau blanche le lait, le rideau de vapeur l'accouchement, etc.) : de fait, la « figure voilée » est vue comme l'image de la mère, dont la quête éperdue est le sens réel du livre. Cette étude sera largement disqualifiée par la suite, notamment par Gaston Bachelard, qui écrit une introduction à la réédition des Aventures d'Arthur Gordon Pym en 1944 (6). Il y considère le roman dans sa dimension onirique avant tout : s'il ne se hasarde pas à conjecturer sur l'apparition finale, il la relie cependant à l'animal hybride blanc, étrange et inconnu, rencontré plus tôt dans le récit. De l'ouvrage il ne retient que la dimension fantastique, dans laquelle Poe a transmis selon lui le « germe de rêves sans fin ». Dans un recueil d'articles paru en 1967 (7), l'écrivain Jean Ricardou livre son analyse du dernier tiers du roman de Poe, envisagé en tant qu'allégorie de l'écriture. Les éléments noirs de l'île de Tsalal symbolisent l'encre, alors que ceux blancs du dernier chapitre représentent le papier ; la dérive finale de Pym et Peters est perçue comme un voyage au terme de l'écriture, le roman étant plus achevé qu'aucun autre « puisque sa fiction désigne la fin de tout texte ». Marcel Schwob partage à peu de choses près la même analyse, en voyant dans le lugubre géant « la page blanche invitant l'écrivain au travail » (8).

On pourrait être tenté de considérer cette fin à l'aune des autres textes narratifs de Poe. Maître incontesté de la nouvelle fantastique, il a écrit un grand nombre de textes courts à la fois singuliers et novateurs, réunis dans quatre recueils (les trois premiers traduits par Baudelaire) : les Histoires extraordinaires, les Nouvelles histoires extraordinaires, les Histoires grotesques et sérieuses et les Derniers contes. Sans se livrer au jeu des juxtapositions (9), on peut noter que bien des éléments du roman font référence à l'un de ses concepts les plus marquants : le « démon de la perversité » (« the imp of the perverse »). La nouvelle éponyme, publiée en juillet 1845 dans le Graham's Magazine, détaille dans sa première partie ce penchant propre à tout être humain. Il est assimilable à une « tentation du pire », la persistance irrationnelle dans une action d'évidence mauvaise sans pouvoir en estimer sur le moment les consé-quences. Cette impulsion, « tendance accablante à faire le mal pour l'amour du mal » comme la décrit Poe, semble présider aux actes d'Arthur Gordon Pym tout au long du roman. On le voit prendre la mer sur l'Ariel alors qu'il est saoul, embarquer clandestinement sur le Grampus contre l'avis des siens, aller toujours plus près du pôle Sud alors que la Jane Guy vient de le sauver, puis, une fois qu'il quitte Tsalal, s'obstiner encore alors que le retour à la civilisation ne peut se faire qu'en voguant vers le nord.

6 Gaston Bachelard (préface), Les Aventures d'Arthur Gordon Pym, Stock, 1944.
7 Jean Ricardou, Problèmes du nouveau roman, Seuil, 1967.
8 Marcel Schwob d'hier et d'aujourd'hui, dir. Christian Berg et Yves Vadé, Champ Vallon, 2002, p.287.
9 La parenté la plus évidente reste avec sa nouvelle « Manuscrit trouvé dans une bouteille » parue en 1831. On y retrouve un récit d'aventure en mer écrit à la première personne, la dérive vers le pôle, un paysage uniforme inquiétant (noir et non blanc), une chute finale (dans un tourbillon) et une astuce narrative peu crédible, donnée par le titre, expliquant la manière dont le manuscrit a pu parvenir jusqu'au lecteur.



Illustration du dernier chapitre du roman par A. D. McCormick (Edgar Allan Poe, Arthur Gordon Pym : A Romance, Downey & co., 1898).
Le « géant blanc » y est représenté enfermé à l'intérieur d'un immense bloc de glace, élément absent du roman.

Prisonnier des souterrains de l'île, Pym se surprend devant un gouffre à être pris d'un « immense désir de tomber » : c'est la définition même du démon de la perversité donnée par le narrateur de la nouvelle lorsqu'il évoque l'exemple « d'un homme qui, frissonnant sur l'arête d'un précipice, rêve de s'y jeter ». Le dernier chapitre pourrait être lu comme un lent suicide de Pym, le « géant blanc » étant ce mauvais esprit enfin libéré quand tout s'achève. Dernier détail, qui a peut-être son importance : le nom de « Pym » est le quasi-anagramme de « imp », démon en anglais.

Une dernière hypothèse peut enfin être avancée. À rebours des tentatives d'imaginer la suite de l'histoire, on peut considérer celle-ci comme parfaitement achevée : le but de Pym est d'aller toujours plus au sud, et le livre s'arrête quand plus aucune continuation physique n'est possible dans cette direction. Le moment où les limites du romanesque sont atteintes correspond au « rideau de vapeur » que le canot franchit en dernière instance, il est le voile de la fiction finalement traversée ; et cette figure humaine indéterminée, plus grande que tous les personnages imaginaires, n'est autre que le lecteur, tenant entre ses mains depuis le début les destinées d'Arthur Gordon Pym. La fin révèle la supercherie initiale du voyage authentique et rend inutile le récit du retour, d'où son absence : il suffit que l'histoire parvienne au lecteur, représenté par le « géant blanc », silhouette incertaine au-dessus du livre jusqu'à la dernière page, pour que la boucle soit bouclée.

Réception et dernier mystère

Malgré la réputation de Poe (qui ne publie néanmoins son œuvre-phare, Le Corbeau, qu'en 1845), Les Aventures d'Arthur Gordon Pym sont un échec cuisant aux États-Unis, et un vague succès d'estime en Grande-Bretagne. En France, il s'agit du troisième volume de Poe traduit par Baudelaire, le seul à ne susciter l'intérêt du public. Le livre est détruit par la critique américaine, qui lui reproche sa violence (la scène choquante de cannibalisme) et son invraisemblance (le dernier tiers est unanimement rejeté) ; les inimitiés nouées par Poe, critique virulent dans le Southern Literary Messenger, revue dont il était rédacteur en chef, ont pu jouer un rôle dans cette désaffection. Considéré comme mineur dans son œuvre, le roman est peu réédité jusqu'à la seconde moitié du XXe siècle, où il connaît un second souffle par le biais de lecteurs influents — au premier rang desquels Borges, qui y voit le texte en prose le plus abouti de Poe, et qualifie ses dernières pages d'« admirables » (10).

Arthur Gordon Pym reste le seul roman d'Edgar Allan Poe, qui se consacre par la suite exclusivement aux formes courtes où il excelle. Un an après sa publication, il mène toutefois une deuxième et dernière tentative

10 Jorge Luis Borges, Ultimes entretiens avec Osvaldo Ferrari, Presse-Pocket, 1988, p. 191.

d'écriture de roman, en rédigeant les premiers chapitres du Journal de Julius Rodman publiés en feuilleton dans le Burton's Gentleman's Magazine (11). Le projet est assez similaire aux Aventures d'Arthur Gordon Pym : un récit d'exploration présenté comme authentique, relatant la première expédition au cœur des Montagnes Rocheuses, entre 1791 et 1794, par le trappeur Julius Rodman et ses quatorze compagnons.

Faute de succès auprès des lecteurs, le feuilleton est abandonné au bout de quelques mois, en 1840, sans que l'on sache ce que Poe envisageait pour la suite — le récit, très classique au départ, allait-il lui aussi basculer dans le fantastique ?

Aucun autre de ses textes ne fournit d'éclairage décisif quant à la fin des Aventures d'Arthur Gordon Pym, qui voit disparaître son narrateur au terme du chapitre XXV dans l'une des conclusions romanesques les plus déroutantes qui soit ; à ce jour, le mystère du « géant blanc » reste entier. Mais comme chez Poe rien n'est évident, n'est donné pour sûr et intangible au lecteur, une seconde lecture pouvant amener un point de vue neuf et révéler un secret que l'on n'avait pas soupçonné jusque-là, figure après cet appendice de circonstance qu'est le chapitre XXVI une dernière phrase troublante, citation à l'origine inconnue à propos de laquelle aucune explication n'est donnée, aux accents de sourde menace que seul un second roman aurait pu expliciter : « J'ai gravé cela dans la montagne, et ma vengeance est écrite dans la poussière du rocher » (12).

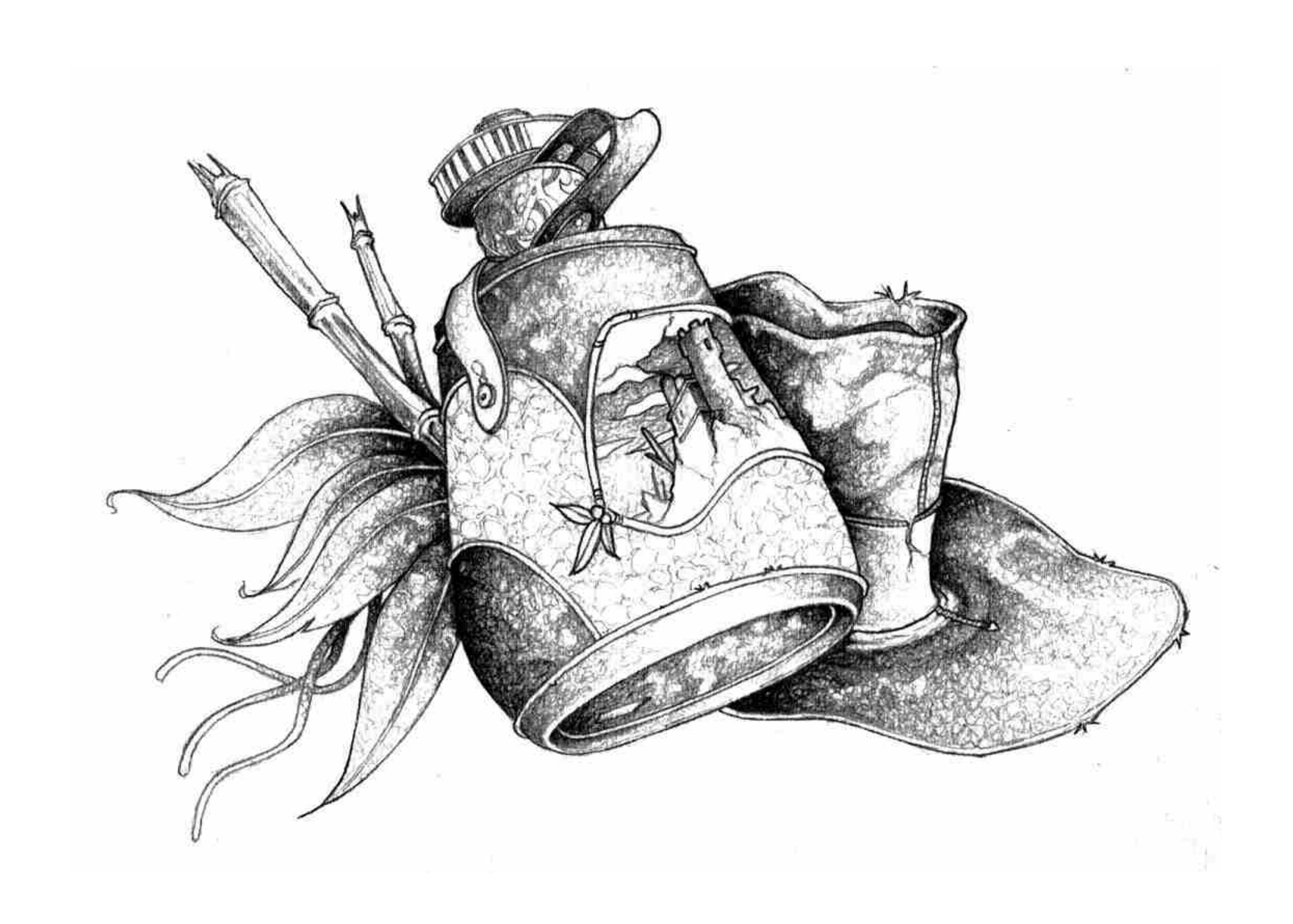
Pour approfondir l'interprétation du roman, on pourra lire l'article très complet (en français) de l'encyclopédie en ligne Wikipédia.

Enfin, Les Aventures d'Arthur Gordon Pym de Nantucket, dans la traduction de Baudelaire, sont disponibles au format numérique sur le site ebooksgratuits.

11 Voir Pierre-François Peirano, « La fiction et le réel dans Le Journal de Julius Rodman (1839-40) d'Edgar Allan Poe », Modèles linguistiques, 65, 2012.

12 Il est difficile d'établir un lien entre cette phrase et le reste du roman : la référence à la « poussière du rocher » est à ce titre totalement étrangère au cadre dans lequel se déroule le dernier chapitre. La référence semble mieux correspondre à l'univers de son second roman, inachevé, se déroulant dans les Montagnes Rocheuses... Poe songeait-il à un rapprochement entre les deux œuvres, la nature de la créature gigantesque apparaissant à la fin d'Arthur Gordon Pym expliquée dans le Journal de Julius Rodman ?

Les Collines de Hurlefou



Résumé de l'histoire

Stupeur dans le monde des lettres : le mythique écrivain Paul Lugowski, auteur sulfureux dont les œuvres dérangeantes se vendent par palettes, a disparu.
La revue L'Ampoule, flairant le bon coup, mandate l'aventurier de l'extrême Victor Morand pour le ramener. Aidé de son camarade Sam Frémalle, celui-ci ne tarde pas à trouver trace de l'écrivain disparu dans les mystérieuses Collines de Hurlefou, lieu de tous les dangers…

Endroit à part, en dehors de l'espace et du temps, celles-ci abritent des mondes inouïs et inconnus où il est aisé de se perdre — temples aux fabuleux trésors, vestiges de civilisations, villages autochtones, jungle luxuriante où vivent tribus cannibales et monstres fantastiques…

Victor Morand, sauvage et indomptable comme les paysages traversés, mènera-t-il à bien sa mission ?
Qu'est devenu Paul Lugowski, écrivain exalté en quête d'extraordinaire ?
Quels secrets cachent les Collines de Hurlefou ?

Tout cela, et plus encore, est à découvrir dans ce feuilleton collectif publié en exclusivité dans la revue L'Ampoule !

D'après une idée de Georgie de Saint-Maur / Illustration-titre par Marray

Personnages principaux

Illustrations par Jean-Baptiste Dumont

Victor Morand

Aventurier courageux, égoïste et amoral, coléreux et obsédé sexuel. Possède un fusil, un couteau-suisse et du papier hygiènique par crainte des substances urticantes.

Sam Frémalle

Bras droit et ami fidèle de Victor. Il est bon comme du bon pain. Il pardonne facilement. Le brave type, quoi… Jadis en couple avec une femme-perroquet.

Michel Albin

Détective de l'éditeur parisien Gaël Imart. Pointure 48 pour 113 kilos. Intelligent mais atteint de cécité. Aime se travestir. A été l'amant de Lugowski, son Popaul.

Alexandra

Blonde pulpeuse et quinquagénaire. Détective des éditions Plomb, concurrentes de Gaël Imart. A un accent autrichien et ne fait preuve d'aucuns scrupules.

Paul Lugowski

Ecrivain bisexuel érotomane, grand succès commercial des dernières années. Poule aux œufs d'or des éditeurs, tous lancés à sa recherche. Livre majeur : Aphorismes X.

Chapitre 8

L'art et la manière

Texte : Lordius

Illustration :

Jean-Baptiste Dumont



Résumé des chapitres précédents : L'aventurier Victor Morand, accompagné de son ami d'enfance le bienveillant Sam, est mandaté par les éditions de l'Abat-Jour pour retrouver Paul Lugowski, le fameux écrivain érotomane à l'immense succès populaire. Celui-ci s'est exilé sur une île sauvage aux nombreuses collines. En chemin, Victor et Sam se sont alliés à deux confrères. Michel Albin, qui a perdu la vue au chapitre 6, ex-muse masculine de Lugowski et détective de l'éditeur Gaël Imart, et Alexandra, enquêtrice des éditions Plomb et égérie de feu Gérard de la Ville, le romancier aux cent millions de SAS vendus.

Les quatre alliés arrivèrent à une colline boisée, celle des Arts. Et en effet, un je-ne-sais-quoi dans l'air invitait les uns à l'inspiration artistique, et Victor à la romance charnelle.

Ils arpentèrent le bois toute la journée à la recherche de Lugowski.

Le soir autour du feu, accompagné par les gazouillis des oiseaux nocturnes, Michel Albin leur joua de la musique en soufflant dans un roseau taillé. Le cœur des auditeurs se gonflait d'allégresse, sauf celui de Victor qui vibrait en imaginant un autre sens à tailler un roseau.

— Mon oreille musicale s'est développée depuis ma cécité, dit le détective des éditions Gaël Imart après les applaudissements.

— Vous devriez vous reconvertir, conseilla Alexandra. Et moi aussi. Ach ! Je me vois bien reprendre les romans de Gérard de la Ville, comme la femme de Jean Bruce l'a fait avec la série des OSS 117. Ce sera un succès kolossal !

C'est à cet instant que Sam tomba amoureux de l'Autrichienne. Ce n'était pas tant son physique vieillissant qui l'attirait que son esprit, son ambition littéraire — et son accent teuton.

Victor se confectionna une sagaie à l'aide d'une branche qu'il tailla en pointe. Il durcit cette dernière au feu. Les yeux de l'aventurier immoral et libidineux brillaient d'une lueur farouche. Son ricanement faisait fuir les oiseaux que le musicien avait attirés.

La nuit venue, Sam et Alexandra dormirent ensemble.

— Gross polisson ! Je vais te prodiguer des caresses et des techniques amoureuses si osées que l'éditeur Plomb les a censurées dans les SAS de Gérard, roucoula Alexandra avec toute la sensualité de ses intonations germaniques.

— Où les as-tu apprises ?

— Gérard visitait chaque pays avant d'écrire un SAS où s'y déroulait l'action. Il m'obligeait à y apprendre auprès d'expertes les meilleures techniques érotiques de chaque terroir. Il disait qu'en vieillissant, une maitresse doit compenser la décrépitude par la technique.

— Il n’était pas féministe.

— C’est pour ça que je t’aime, mon chéri. Ton cœur est bon, ton esprit est sain. Voyons ce que donne ton corps…

Victor entendit ensuite des halètements à faire rougir un cinéaste pornographe. L’appendice en feu, il se leva d’un bond.

— Puis-je me joindre à vous ?

— Geh mal waschen, gross Schwein ! commanda l’amazone en passant de la langue de Sam à celle de Goethe.

Elle sourit de sa répartie, qui peut se traduire par « Va te laver, cochon dodu ! » mais aussi — et on peut voir dans la subtilité de ce double sens son génie littéraire proche de celui de son modèle, madame OSS 117 — « Va te rhabiller, gros porc ! ».

Quant à lui, Victor souffrait d’un style plus culinaire que littéraire :

— Tu passes à la casserole ou à la broche ! beugla-t-il en brandissant sa sagaie.

— Hilfe ! Mein Prinz ! Mon Altesse Sérénissime ! Sauve ta valkyrie chérie qui te chevauche, implora-t-elle avec des accents wagnériens vibrants.

L’amour avait hélas pompé Sam, y compris son énergie. Il opta donc pour la ruse. Il s’empara du sac de Victor et menaça de le jeter dans une mare. Le sac contenait des papiers hygiéniques. Au cours de ses nombreux voyages, extrêmes comme sa personnalité, l’aventurier avait réussi à mettre en fuite un tigre (après lui avoir donné un sherpa comme appât) ; il avait sauvé sa tête d’une tribu de réducteurs (après lui avoir indiqué un village de missionnaires où elle pourrait exercer ses nobles coutumes ancestrales inscrites au patrimoine mondial de l’inhumanité) ; mais depuis son traumatisme anal urticant narré au chapitre 6, Victor ne pouvait plus déféquer sans ses précieux rouleaux. Il se rabattit donc sur Michel, se souvenant de la parole profonde de Lugowski dans Aphorismes X : « Faute de grives, on se tape des merles. »

— Mon cœur est à Popaul, opposa le gros homosexuel musicien.

Huit chapitres et autant de collines de malades qu’il se retenait ! Victor fit un ultime effort pour ne pas exploser :

— S’il vous plaît…

— Alors séduisez-moi. Des fleurs. Touchez mon cœur. Faites vibrer mon âme.

Le volcan qui grondait depuis si longtemps entra en éruption. Victor retira son pantalon et gifla Michel à toute volée.

— Tiens, je te touche ! Tu vibres, là ? Et toi, touche mon géant !

— Fi donc ! Quelle vulgarité ! Quelle brutalité ! N’avez-vous pas honte de violenter un infirme ?

— Non.

— Laissez-moi au moins vous offrir une fleur.

— Vite, alors ! Je suis pas d'humeur aux préliminaires…

Michel était rusé comme les autres personnages — à part Victor. Il cueillit une grande fleur (son nom savant était urtica coupelachiqua) et l'appliqua sur le géant de l'aventureux. Ses feuilles étaient urticantes. Le géant turgescent se transforma en nain flaccide, et Victor se sauva en hurlant.

L'aventurier en grande détresse affective et dermatologique se mit en quête du remède : de la graisse de sanglier. Tout en parcourant la forêt, il maudissait à pleins poumons Michel Albin et ses descendants improbables jusqu'à la troisième génération, ascendants et collatéraux. Il s'aperçut vite que ses imprécations n'étaient pas propices à l'activité cynégétique. Alors il continua in petto.

Enfin, un sanglier ! Victor le tua à la sagaie et se badigeonna la partie sensible. La douleur au bas-ventre migra vers l'estomac : l'exercice l'avait creusé. Malheureux Victor ! Moins mythique que Sisyphe, cette pathétique variante pansait une plaie pour s'en découvrir aussitôt une autre.

Il dîna donc d'une cuisse de sanglier. Mais la bête avait mangé une herbe aphrodisiaque, forniqua atouva, et celle de Victor (de bête) se réveilla.

La nature est bien faite : forniqua atouva compensait les effets négatifs de urtica coupelachiqua sur la reproduction des mammifères de l'île.

Éprise immodérément de la faune quand la tuméfaction la travaillait, la bête inhumaine contempla l'idée de se soulager avec la dépouille. Mais en contemplant ensuite l'anatomie du sanglier, Victor s'aperçut qu'en mourant les sphincters de l'animal avaient lâché. Aussi abject soit-il, tout homme a ses limites.

D'une humeur massacrante, il retourna au campement. En arrivant, il vit un colosse de dos. Il le reconnut aussitôt. Un seul homme possédait une telle stature. C'était Goliath, le détective des éditions du Seul, en discussion avec ses compagnons. Ni une ni deux, il décida d'éliminer la concurrence. Il y avait déjà bien assez de monde aux trousses de ce détraqué de Lugowski. Et puis il n'arriverait jamais à avoir un rapport intime non consentant avec un homme de la force de ce géant.

Comme souvent, Victor se laissait porter par son humeur. Massacrante, cette fois. Il se sentit l'âme biblique : David contre Goliath. Déloyal comme David, il usa d'une arme de jet. Il poussa la fourberie à attaquer par surprise, dans le dos. La sagaie vola et se ficha entre les omoplates de Goliath.

Victor était un redoutable combattant. En fait, la faiblesse amoureuse de Sam n'avait été qu'un prétexte : physiquement, il ne faisait pas le poids.

Le géant s'écroula mort. Une créature s'enfuit.

Ce meurtre est certes déplorable moralement, mais il arrange bien l'auteur, car dans un feuilleton il vaut mieux ne pas multiplier les personnages.

Victor s'avança d'un pas fier, torse bombé, menton relevé, sourire triomphant. Il décida de se la jouer mâle dominant, pour séduire Michel ou Alexandra, peu importe lequel mais vite. La force avait échoué ; il tentait la séduction.

Alexandra et Sam fixaient le cadavre, muets d'effarement. Michel était inconscient du drame qui venait de se jouer.

— Victor, vous sentez le sanglier, dit-il. Ne me dites pas que vous avez…

— Qu'est-ce qu'il voulait, Goliath le golio ? interrompit Victor d'une voix grave et autoritaire.

Puis il éclata d'un rire gras en faisant rouler ses muscles, joyeux de son bon mot.

— Il a entendu dire que Lugowski se trouvait dans la Colline des Aliénés.

— Tant mieux ! Plus on est de fous…

Il rit bruyamment de nouveau. Avoir lâché ses mauvais instincts faisait un grand bien à ce scélérat.

Il essuya une larme de joie et ajouta :

— J'ai cru voir quelqu'un s'enfuir quand j'ai terrassé vaillamment notre puissant ennemi.

— C'était la sœur de Goliath, répondit Sam d'une voix blanche.

— Oh ! Je l'ai rencontrée une fois. Elle est canon. Bah ! Elle aurait pas voulu de moi.

— Goliath lui a beaucoup parlé de toi. Elle aime les aventuriers à l'odeur virile. Mais maintenant que tu as tué son frère…

Oubliant son rôle, Victor poussa un gémissement aigu fort peu viril. Toute honte et le calice bus, il éclata en sanglots.

— Je suis maudit des parties !

À suivre…

À l'écoute de l'infini

Barbara Marshall

L'envie de gerber la reprend... Encore une journée dégueulasse à tout point de vue, se dit Jocelyne Fertis en empruntant le couloir glauque. Sa silhouette décharnée longe sans conviction le mur. Le staff se réunit aujourd'hui... Elle ne perçoit pas d'autre écho que celui de ses pas. Si elle pouvait tendre l'oreille à l'infini, voici ce qu'elle entendrait...

*

« Les surfaces lisses luisaient dans l'obscurité. Gonflés à bloc, nous avions affûté nos harpons. Prêts à s'amarrer à la moindre aspérité ! Le premier tunnel nous attendait. Peu d'entre nous y survivraient... »

Quel honneur d'y parvenir ! Et comme j'aurais aimé être là ! J'imaginais mes ancêtres se débattre. Leurs efforts pour s'accrocher aux moindres reliefs... La spirale de la peur dans ce milieu hostile. Des pertes lourdes, inévitables... L'acharnement à avancer quoiqu'il arrive !

« Notre progression se faisait par à-coups dans cette exploration souterraine. Le temps était notre allié fidèle. Il pouvait s'écouler des années entre deux expéditions... »

Mes aïeux étaient si valeureux ! Comme tous leurs descendants, j'attends, je me prépare. Le rendez-vous avec mon destin me paraît tellement flou... Serai-je à la hauteur ? Le moment propice viendra sans doute. Au signal, l'Histoire se mettra en route... Ma vie prendra alors sens.

« Nos zones de repli, soigneusement choisies, devenaient à leur tour des havres de régénération. Nous savions nous faire discrets et nous fondre dans la masse... »

C'est ce que raconte la légende lorsqu'elle imprègne notre sommeil, c'est-à-dire les trois quarts de notre temps. Nous dormons, nous vivons dans la nef. Ensemble, nous nous éveillons un moment pour nous gorger d'énergie. Ensemble, nous sombrons dans une léthargie chargée de promesses. Toutes nos actions se coordonnent instantanément. Toutes nos réactions fusionnent dans une même mécanique. Nous agissons comme un seul corps avec un raisonnement commun.

« Notre développement devenait inéluctable. D'aucuns se mobilisaient contre nous dans un sursaut guerrier. Nous accusions les pertes avant de regrouper nos forces avec une vitalité décuplée... D'autres, gagnés à notre cause, passaient leur chemin. »

La nef nous protège, nous prépare aux assauts futurs. Nous n'imaginons pas d'autre lieu, ne désirons pas d'autre terre d'asile pour l'instant. Notre unité fait preuve d'un tropisme qui se meut dans une direction immuable, atavique... Point de gaspillage pour cet élan unique et démultiplié : notre vigueur est à la hauteur de cette cohésion !

Aucune initiative individuelle, aucune pensée séparée... Enfin, il devrait en être ainsi... Depuis quelque temps, les anomalies se multiplient. Par exemple je sens mes voisins s'agiter, je les entends marmonner durant les phases de torpeur : « Au secours ! », « Vite ! ». À mes côtés, Messager-210 n'est pas en reste avec ses soubresauts imprévisibles. Comme il se contorsionne ! Les coups qu'il me porte me dérangent moins que l'idée de les ressentir ; pourquoi mon sommeil est-il si léger ?

« La léthargie qui frappait nos unités était une étape indispensable avant la prospection. À nous ensuite d'ouvrir les brèches vers des terres insoupçonnées ! »

Notre hibernation vise un but précis, inscrit dans la légende qui nous berce. Pourtant je suis éveillé alors que les autres dorment ! Comment cela est-il possible ? Depuis la réplication princeps, j'écoute, j'observe. On dirait que je possède ma propre réflexion, ce qui serait une anomalie de la Nature ! Plus les périodes de torpeur passent, plus je suis inquiet. Pourquoi sommes-nous là ? La finalité de notre présence me semble inaccessible... Existe-t-il seulement un cosmos ? Quand pourrons-nous découvrir ses myriades de constellations ?

Au début, j'essayais de réprimer mes doutes mais ils revenaient encore plus forts, plus arborescents. D'une profusion qui me mettait mal à l'aise... Curieusement, lorsqu'il sortait de son sommeil, Messager-210 entendait mes interrogations. Il tentait alors de me rassurer :

« Tu te poses des questions inutiles et contre-productives. Laisse-toi porter...

— Tu as raison. Comme tout paraît simple avec toi !

— Notre mission est la plus noble qui soit, la plus périlleuse aussi. Notre courage et notre solidarité vaincront ! »

Mon camarade est un modèle de soldat de l'ombre ! À l'image de tous les messagers dans les entrailles de la nef. Je calque mes mouvements sur ceux de mon voisin, je mime ses comportements dans les détails les plus insignifiants. Ne pas penser, se nourrir de l'énergie collective. L'oubli et la résignation me semblent plus doux que mon sentiment d'altérité. Mais mes efforts m'épuisent, me vident de ma propre existence.

« Nous portions le même message depuis la création des temps. Sa toute-puissance s'imposait par vagues successives mais ne faiblissait pas. En tant que détenteurs de sa vérité, nous avions l'insigne honneur de le diffuser ! »

Cette fois, les mots de la légende résonnent en moi avec une acuité singulière. Ce qu'ils ne disent pas m'attire plus encore ! Au lieu de me bercer, le récit épique aiguise mon impression de malaise. S'il y a une vérité dont je suis porteur, je veux la saisir... À mon tour d'en entrevoir la lumière et le sens ! À moi de m'approprier sa force et d'évacuer le doute qui me taraude !

« Qu'est-ce qui t'arrive encore ? Pourquoi questionnes-tu le message ? Nous le transmettons depuis toujours...

— Je ne comprends pas moi-même...

— Écoute, Messager-211, on dirait que tu es à cran. Tu devrais te détendre... »

Bien sûr, Messager-210 a raison, me dis-je, jaloux de la conviction sereine de mon compagnon. Rentrer dans le rang pour retrouver le calme des certitudes... J'essaie de faire comme si... comme si j'étais sûr d'une seule vérité. À peine mes résolutions toute fraîches sont-elles acquises que la légende me bouleverse à nouveau, et le fragment suivant, loin de m'apaiser, me pousse à agir...

« Par flots continus, nous atteignions des territoires vierges, nous convertissions leurs habitants analphabètes ! »

Ma résignation n'aura pas duré ; elle cède la place à une curiosité que je ne peux refréner. L'envie de comprendre surpasse mes craintes... Cela va me prendre un temps insensé. Qu'à cela ne tienne ! Le sommeil de mes compagnons offre l'occasion idéale pour mes recherches...

Tant pis si le cordon du message se pelotonne, masquant ses lettres dans des nœuds inextricables... J'analyse les parties manquantes, je les reconstitue à l'aide des segments d'autres camarades... Mémoriser le tout représente un travail titanesque ! Plus la séquence me résiste, plus mon ardeur à la déchiffrer se renforce. Ce labeur fait de moi un forcené, un bagnard du secret. Le message, qui constitue l'identité commune, se transforme en obsession : la combinaison unique reproduite en chacun d'entre nous devient mon Graal ! Les possibilités se bousculent, défiant ma volonté... Combien de phases de sommeil passées à la trappe ? Ma quête me ferait-elle oublier la légende ?

« Le message se proclamait à travers les zones conquises... Les poches de résistance se résorbaient les unes après les autres avant d'arborer l'étendard victorieux. »

J'entends le couplet familier mais n'y accorde plus d'importance. Depuis que je ne dors plus, chaque seconde du sommeil de mes camarades me sert à examiner, contrôler, mémoriser puis comparer la séquence identitaire. Seule compte la découverte à venir... La portion restante se trouve en plein milieu du cordon comme pour me narguer : le cœur du mystère m'échappe...

Mon obstination vient à bout de l'intégralité du message... L'énigme est enfin décryptée et le choc est terrible ! Une lettre, une seule ! Après avoir vérifié à maintes reprises, je dois accepter l'évidence... La séquence dont je suis porteur n'est pas identique en tous points à celle de mes camarades. Cela suffit pour faire de moi une exception, une perversion incompréhensible de la légende. Aussi discrète qu'incongrue, cette différence me rend monstrueux...

« Tu recommences, Messager-211 ! Quelle est cette succession incompréhensible de lettres que tu tournes dans tous les sens ?

— C'est le message que nous transmettons...

— Tu es vraiment bizarre. Il y a sûrement une raison à ça... »

Je laisse Messager-210 à son ignorance. Ma différence s'est dévoilée comme une évidence, une déviance aussi qui me met mal à l'aise... L'anesthésie de la pensée individuelle me paraît si douce, si désirable. Si seulement j'avais la capacité de revenir en arrière ! Je me fondrais dans le bercement informe de l'assoupissement collectif...

« Nos éclaireurs bravaient l'inconnu et les obstacles de l'obscurantisme. En fer de lance de notre cause, ils s'élançaient vers de nouvelles frontières avec l'enthousiasme des pionniers qui savent que le monde les attend... »

Depuis ma prise de conscience, plus rien ne me retient dans la nef. Je suis le mouton noir de mon unité ! Je rêve d'un ailleurs, au-delà de l'enveloppe qui embrasse la matrice globuleuse... Le grand saut m'appelle, plus fort que les refrains de la légende, plus intense que les promesses de gloire.

Je franchis les membranes translucides comme des voilures qui masqueraient un soleil noir... Je brave les tourbillons en accélérant, je déjoue des pièges de filaments : rien ne m'arrête dans mon appétit de liberté. Encore une frontière, plus longue, plus élastique que les précédentes... Je m'enfonce dans sa substance visqueuse. La matière plasmique débouche dans un torrent qui m'entraîne loin de mes repères. L'exploration m'enivre au point d'en oublier Messager-210 et les autres. La puissance du courant me rend frétillant de bonheur !

« Des zones inexplorées devenaient accessibles tandis que les membres les plus chevronnés formaient l'avant-garde des offensives. Ces héros, sortis de leur léthargie, s'illustraient par leur courage exemplaire ! Leurs unités suivaient dans la marche vers notre triomphe. »

À ma grande surprise, ils sont des milliers à naviguer comme moi au sein du vaste flux. Certains nous rejoignent des berges avec à leur suite des chapelets de messagers. Les innombrables nefs libèrent un immense contingent.

En arrière, la voix de Messager-210 me fait sursauter :

« Nous te suivons... Je suis si fier de toi !

— Comment est-ce possible ?

— Il en suffit d'un ! Il suffit d'une fois ! C'est ce que nous dit la légende... »

Ce que j'ai pris pour ma différence était déjà inscrit. Ma transgression des règles de la nef, mes recherches, mes doutes, tout était programmé... Que je trace la voie à suivre pour mes compagnons ! Qu'ils empruntent mon sillage en vue de l'ultime conquête ! Ma synchronisation avec les autres éclaireurs reflète la perfection du message. Nous entraînons nos unités vers la liberté. L'exaltation que nous ressentons est indescriptible. Notre ciel me paraît si proche ! L'Histoire et la légende ne font qu'un. Mon destin m'apparaît limpide tandis que nous nous élançons à la poursuite de notre quête...

L'écho d'un univers parallèle ne me parvient pas... Comment pourrais-je concevoir d'être contenu dans une autre forme de vie ? Combien même je tendrais l'oreille à l'infini, un continent gigantesque, dix millions de fois plus grand que moi, serait-il seulement concevable ?

Les confins du cosmos ne sont ni à ma portée ni à celle de mes compagnons. Nous habitons sans le savoir l'une de ses poussières. Je ne connais ni la langue, ni les usages de ce monde-là. Ses mots qui tombent comme une guillotine vibrent à des années-lumière...

*

« Madame Fertis présente une charge virale particulièrement importante et résistante... Le taux de lymphocytes à 85 par mm^3 ainsi que la survenue de multiples infections opportunistes signent l'entrée de la patiente dans le SIDA. »

Je poursuis ma course vers les étoiles...

Le géant

Fabrice Marzuolo

Alors que je regardais les corbeaux du cimetière se poser un instant sur les corniches de l'immeuble d'en face avant de s'envoler vers les hautes branches des arbres avoisinants, je trouvais dommage que je fusse si petit, que je ne pusse sauter jusque sur l'attique au moins et ainsi me faire une idée précise des choses vues d'en haut.

Et tout à coup je me suis mis à grandir énormément !

Mes souliers crevèrent, ma chemise et mon pantalon se déchirèrent — oui, comme l'Incroyable Hulk de la télé ! Je prenais du volume et j'étais nu comme un ver. Je me sentis gêné et plaçai aussitôt mes mains en conque sur mon phallus, mais il en fallait plus puisque sa dimension avait suivi... Après tout — me suis-je raisonné —, autant exhiber à la face du monde cette trompe qui devait faire l'admiration de tous et de toutes, vu qu'à côté celle de Machin Freddy avait l'air toute rikiki.

Puis j'entendis les sirènes des voitures de police, celles des pompiers également, sûrement celles des ambulances en sus... Il y avait beaucoup d'agitation autour de mes pieds et mieux valait que je n'en perdisse pas un. En bas, tout en bas, la foule se déplaçait par vagues, un roulis incessant sur l'asphalte...

Cette vision m'évoquait des oiseaux mazoutés, puis de la limaille de fer se disposant autour des pôles d'un aimant... Des cris de myosotis me parvenaient aux oreilles. Je tentais de redoubler de vigilance, de ne pas écraser trop de monde, j'évitais aussi de détruire les merveilleux ouvrages des hommes — du moins ceux que je pouvais apercevoir... Les flics armés jusqu'aux dents devaient tout de même se rendre compte que j'étais un gentil car ils vidaient nettement moins de chargeurs sur moi que sur un ennemi public numéro un ordinaire.

Cependant, ils avaient balisé certains endroits qualifiés de « stratégiques ». Ils m'avaient fait comprendre qu'il m'était absolument interdit de m'en approcher.

J'avoue avoir songé à marcher sur Matignon, pour me soulager... Aussi, de jouer à la marelle sur l'Élysée. J'imaginais d'ailleurs tellement fort la chose qu'elle me provoqua une érection. Le lieu n'était pas propice à l'état ithyphallique... Il occasionna un énorme remous dans les rangs des services de sécurité : maintenant ils savaient comment lire mes intentions... Chaque fois que cela se produisait, illico des troupes étaient appelées en renfort aux abords des niches à sommités que j'aurais pu aplatir avec un plaisir non contenu...

Les premiers temps, je fus régulièrement invité sur les plateaux télé car ils avaient constaté que ma présence augmentait l'audience... Il fallait que je me couchasse pour être filmé et être parfaitement cadré... Je n'avais pas grand-chose à exprimer, ce qui, ajouté à ma grande taille, contribuait à mon image de star potentielle ; du produit brut rentable.

Dans la foulée, on me désigna parmi les dix personnalités préférées des Français ! Pourtant, même un géant n'est pas à l'abri de la colossale connerie humaine. Du microscopique à l'énormité, rien n'endigue sa démesure !

Ils me firent réciter des balivernes en direct sur l'acceptation des différences — dans le style Elephant Man —, enfin tous ces sentiments caramélisés, mielleux, que goûtent les téléspectateurs le soir, écroulés dans leur salon après avoir passé la journée à écraser l'autre dans la jungle économique.

Je participais à des enregistrements censés rapporter des sous à ceux qui souffraient, tous les démunis à vie... Je fréquentais les stars, côtoyais les animateurs vedettes, du coup les portes de la Capitale s'ouvraient en large... Les grandes maisons rehaussaient leurs toitures rien que pour moi.

Malgré tout, je perdis le moral et par la suite l'appétit ; je fondis à vue d'œil... Un géant maigre, c'est moins télégénique, ça a tout d'une allégorie, ça réveille les peurs, les peurs en grand... Autant montrer la mort à la loupe !

L'audimat connut la chute libre — on m'invita moins puis plus du tout.

Plus tard, par inadvertance j'écrasai une ou deux maisons avec des enfants dedans. Cela me valut instantanément la haine du bon peuple, savamment attisée au passage par ceux qui voulaient rapidement en découdre avec moi. Les médias trouvaient dans cette tragédie grégo-volognaise de quoi rétablir leurs recettes publicitaires.

Cris de douleur, de désespoir, les parents des victimes furent filmés en gros plan, prêts à traverser l'écran pour aller pleurer sur l'épaule des téléspectateurs à la bouche pleine mais déjà larmoyants... Et de sanglots en violons, les victimes devinrent leur véritable famille, bien davantage car il y avait des membres de leur propre famille qu'ils traitaient avec beaucoup moins de commisération... Néanmoins, inutile de s'étendre sur le linge sale qui ne passe pas à la télé...

On réclama ma tête, la peine de mort revint sur la table ! Les représentants du peuple, qui sont meilleurs que leurs électeurs, décidèrent de m'imposer une sorte d'exil : les villes me furent interdites.

Alors des voix s'élevèrent, avancèrent des noms, « thébaïde », « recez », « lazaret », les mots des poètes qui plaidèrent ma cause — pour eux aussi le malheur des autres est une terre fertile. Ils exploitèrent celui-là à la manière des ténors d'associations caritatives : des organismes qui permettent davantage aux riches de dormir tranquilles chez eux qu'aux pauvres de ne pas dormir dans la rue.

Aussi les gens de lettres se préoccupèrent avant tout de tirer de ma réclusion leur instant de gloire plutôt que de m'en sortir.

J'étais donc condamné à me cantonner aux abords des décharges, camper dans les fossés, me réfugier dans les terrains vagues, m'étaler dans les marécages... La plupart du temps je devais progresser dans une boue qui me montait jusqu'aux genoux. Cette condition rendait ma position debout intenable.

Comme je rampais de plus en plus souvent, j'en avais profité pour creuser avec ma bouche des galeries, de plus en plus profondes.

Je ne quittais ces boyaux que très sporadiquement, d'autant qu'à ma dernière sortie j'avais aperçu les corbeaux qui m'avaient donné envie de grandir...

Désormais, je n'éprouvais plus le besoin de tomber de si haut.

Grains & Fragments

Anthony Boulanger

I

Après une longue hésitation, le Rouge se saisit de son Fou et le plaça entre deux de ses Pions. Le mouvement était inutile, il le savait, mais il fallait bien jouer. Le Noir fronça les sourcils en se saisissant de son Cavalier.

— Pourquoi ne pas avoir pris au moins une de mes pièces pour réduire le score ?

— Il n'y a pas à chercher la destruction en permanence.

— C'est pourtant ce que nous faisons depuis des éons. Nous ne savons rien faire d'autre.

Et le Noir, d'un geste sec, percuta la dernière Tour rouge, l'envoyant rouler hors du plateau de jeu, et annonça :

— Échec et mat.

Avec la même nervosité qu'il témoignait chaque jour, il renversa le Roi ennemi pour signifier sa victoire et se leva, renversant sa chaise, quittant la pièce sans un regard en arrière. Le Rouge resta impassible. Il redressa son Roi, récupéra les pièces écartées du jeu par les assauts précédents et les disposa sur le plateau.

Non pas en deux armées, mais en une seule nation, un seul peuple à vivre sur ces soixante-quatre cases.

II

La bataille était engagée depuis des millénaires entre la Plante et l'Insecte sombre, sans que l'un ne prenne jamais totalement le dessus sur l'autre. Lorsque la Plante bardait son corps d'épines, l'Insecte se dotait d'une carapace. Durcissait-elle son tronc ou ses feuilles d'une écorce ou de fibres que son prédateur se munissait de mandibules acérées. Les insecticides qu'elle avait imaginés furent très vite inefficaces à leur tour. Elle avait songé un temps à délaisser l'eau et le soleil pour sa croissance et se muer en une plante carnivore, mais elle pressentait que l'Insecte saurait à nouveau réagir et s'adapter en conséquence.

Ainsi, lorsque l'Insecte vint prélever sur le tronc, la tige, les fruits de la Plante de quoi subsister, il découvrit avec surprise, au détour d'une branche, un amas rouge à l'aspect soyeux duquel émergeaient trois longs cils se balançant dans le vent. Une fragrance sucrée s'en échappait.

L'Insecte s'arrêta devant cette nouveauté. Qu'avait inventé la Plante pour tenter de le tuer ? Ces membranes rouges se refermeraient-elles sur lui pour l'emprisonner ? Resterait-il collé aux filaments s'il s'aventurait pour quérir la nourriture qu'il percevait ? L'animal fit un pas circonspect supplémentaire. Peut-être le végétal avait-il abandonné la lutte en fin de compte et lui livrait-elle un tribut. L'Insecte s'avança un peu plus. Engoncé dans sa carapace, doté de mandibules surpuissantes, résistant à une infinité de poisons, il ne craignait rien, estimait-il, aussi continua-t-il sa progression. Il parvint jusqu'au nectar sans dommage, ressortit intact, fier et jubilant sans se rendre compte qu'il transportait à présent des centaines de grains de pollen, collés sur son dos, qu'il disséminait de fleur en fleur.

III

Elles étaient deux montagnes aux pics acérés et aux flancs raides qui se faisaient face et s'affrontaient depuis aussi longtemps que le monde était monde. Toutes deux possédaient un cours d'eau qui dévalait la pente depuis leur sommet enneigé, grossissait au fur et à mesure de la fonte des glaces pour finir par se jeter en une cascade imposante dans la vallée. Là, deux fleuves naissaient et se pourchassaient dans la plaine, accéléraient dans les mêmes pentes, méandraient dans les mêmes roches meubles, mais sans jamais se croiser. Les fleuves, de la même façon que les mères minérales qui leur avaient donné naissance, se toisaient à travers les nuages, se détestaient. Aucun d'entre eux, que ce soit le Noir chargé de boue et d'arsenic, ou le Rouge, chargé d'acide et de fer, ne se souvenait plus où ils puisaient une telle animosité ; peut-être s'en chargeaient-ils en dévalant les flancs des montagnes ? Les collines, qui assistaient à leur fuite permanente, parlaient d'une course vers l'océan que les fleuves auraient entreprise à leur naissance, d'un arbitrage que nul n'avait jamais pu donner.

Sur les berges, il n'y avait vraiment que ces collines et leurs enfants, rocs et pierres de toute taille, pour assister à l'avancée des flots et à leur déversement furieux dans l'océan. Il n'y avait ni plantes, ni arbres, ni animaux pour en être témoin, les fleuves n'avaient pas le temps d'irriguer les terres qu'ils traversaient. Aucune ombre de saule ne venait tempérer leur surface, aucun peuplier ne plongeait ses racines dans un fleuve et, auraient-ils existé, l'arsenic ou le fer les aurait empoisonnés aussitôt. Aucune loutre ne plongeait, et auraient-elles vécu que l'acide aurait rongé leur fourrure ; aucun poisson ne nageait, et se seraient-ils incarnés que la boue ou le sable les auraient étouffés. Et tout comme leur haine mutuelle les empêchait d'abreuver le continent stérile, ce sentiment partageait l'océan en deux hémisphères parfaits — l'un rouge, l'autre noir.

En d’autres lieux, cela aurait pu être une curieuse chose de voir une telle masse découpée en deux couleurs, deux températures, deux acidités, deux compositions. On aurait pu penser qu’à la sortie de leurs deltas, à peine écartés de quelques mètres, les fleuves se seraient épanchés et, heureux d’avoir atteint leur but, auraient oublié leurs rancunes, mais il n’en était rien, et plutôt que de parler d’un océan, les fonds marins évoquaient deux lacs séparés par un mur intangible. Et de la même manière que les fleuves n’avaient pas de temps à perdre ou à accorder à la création de saules, de peupliers, de loutres ou de poissons, aucune partie de l’océan n’hébergeait de vie. Ni algues, ni mollusques, ni coquillages, ni oiseaux marins. Tout comme les collines sur le continent, les montagnes sous-marines pensaient se souvenir d’un balbutiement autrefois, d’une vie primitive fragile, mais lorsqu’un des hémisphères aquatiques était devenu rouge, l’acide et le fer avaient détruit ses représentants ; lorsque l’autre moitié avait viré au noir, la boue et l’arsenic n’étaient pas restés sans action non plus.

Toutefois, un méandre du fleuve noir souffrait de cette situation. Bras mort depuis que le fleuve avait déplacé son lit, l’eau s’était muée en lac et avait acquis sa propre conscience, sa propre envie. Il prit conseil auprès des collines millénaires qui lui confirmèrent qu’une autre vie était possible pour eux tous, mais qu’il ne pouvait y arriver seul. Il allait avoir besoin de son frère honni. À plusieurs reprises, le lac quitta le creux qu’il s’était aménagé dans la terre, s’approchant du fleuve rouge pour initier un contact. Quel que soit l’endroit, quelle que soit la zone, les eaux rapides et ferriques charriaient leur haine vis-à-vis de cette flaque qui osait les approcher et, à grands renforts d’insultes, la dissuadait de leur parler sous peine de se faire diluer. Le lac continua alors sa progression lente et sinueuse, ruisseau parallèle à son géniteur qui s’écoulait lentement vers la mer, entre les deux cours d’eau qu’il voulait unir. Il parcourut une longue distance, en retenant ses larmes devant la stérilité qui l’entourait. Les collines et les plaines, les déserts de sable et les étendues basaltiques ne manquaient pas de beauté, mais elle était monotone et inerte. L’eau pouvait changer cela, devait changer cela.

Quand le lac arriva enfin au bord de l’océan, le spectacle de cette infinité coupée en deux l’écœura et l’accabla quelques instants. Pouvait-il réellement, à lui seul, unir deux volumes si formidables ? Il fit alors la seule chose qui lui paraissait suffisamment folle pour produire un effet. Il se jeta dans le delta rouge et s’y désagrégea pour s’étendre le plus possible. Aussitôt, la douleur s’empara de son être, bien plus ardente que la caresse du soleil et de l’évaporation sur son être. Il sentit ses constituants lui échapper, l’eau rouge s’emparer de lui. Le fer qu’il charriait s’unissait à l’arsenic, l’acidité se neutralisait, les boues coulaient. L’eau devint limpide.

En voyant cela, le fleuve noir incurva sa course pour se porter au secours de cette partie de lui-même qui avait sombré dans la folie et amplifia le phénomène. Pour la première fois, les deux masses gigantesques se mélangeaient et les réactions chimiques se décuplaient à travers tout l'océan. Il ne resta bientôt plus que des traces infimes d'arsenic et de fer dans cette étendue bleue que quelques vagues agitaient. L'Algue primordiale poussait en son sein.

IV

Le choc résonna comme un coup de tonnerre au-dessus de la lande. Les deux faucons s'étaient percutés à pleine vitesse et en étaient morts. Deux éclairs de plumes lancés l'un contre l'autre. Les bréchets s'étaient brisés, perçant cœurs et organes, les serres s'étaient emmêlées et dilacérées, les becs avaient trouvé les chairs ennemies mais avaient été pulvérisés à leur tour.

Côte à côte, le Phœnix et l'Alcyon tombaient, corps disloqués, ailes molles. Ce n'était plus un oiseau de feu rougeoyant et un d'eau ténébreuse, mais deux pierres inanimées qui chutaient sans grâce, sans gloire, et qui s'écrasèrent au sol dans un même élan et un même fracas. Dans le cratère que chaque créature avait creusé, les oiseaux finissaient de succomber. De minces flammes rouges rongeaient le Phœnix. Les extrémités de ses rémiges étaient déjà en cendres, la pulpe sanglante de ses chairs se consumait à son tour. Tout près de là, l'Alcyon se dissolvait. Son corps sombre virait à un bleu marin puis nacré, tandis que l'écume de son être le désagrégeait entièrement, ne laissant de lui qu'un tas de cendres noires et une flaque spumeuse.

Les deux amas informes furent pourtant bientôt pris de légers soubresauts. Il s'agissait de tremblements discrets qui se répétaient à intervalles réguliers. Les cendres ne tardèrent pas à s'agglomérer et à virer du noir au rouge, tandis que les bulles d'écume fusionnaient et bleuissaient. Le phénomène gagna en force et des structures organiques émergèrent des amas infâmes. Une aile, un œil, une plume caudale, qui s'assemblèrent jusqu'à ce que les deux faucons soient nés de nouveau, dressés sur leurs pattes, comme si la mort ne s'était pas saisie d'eux. Du fond de leurs cratères respectifs, ils prirent leur envol et gagnèrent leur champ de bataille favori au-dessus des nuages. Ils n'avaient qu'une idée en tête, annihiler leur adversaire et survivre à la confrontation, pour empêcher la renaissance du vaincu en dispersant ses cendres ou son écume.

Les deux oiseaux louvoyèrent entre les masses cotonneuses de l'atmosphère, esquivèrent les assauts, lancèrent des contre-attaques, se poursuivirent, et cet affrontement ne différait pas des milliers que s'étaient

déjà livrés l'Alcyon et le Phœnix. Les deux créatures finirent par se percuter férocement, mais durant leur chute, alors que leurs ailes étaient désintégrées, que leurs organes avaient éclaté, ils continuèrent la lutte à coups de serres et de becs. Ils ne résistèrent cependant pas au choc avec le sol et le feu du Phœnix s'empara du corps de son ennemi, tandis que l'écume de l'Alcyon corrompait la carcasse de son adversaire. Une pâte noire et visqueuse naquit au fond de leur cavité commune, et lorsque celle-ci se métamorphosa afin de s'en extirper avec force battements d'ailes maladroites, le Cygne noir chanta pour saluer le sacrifice de ses géniteurs.

V

Elle était la dernière étoile, une géante rouge à l'agonie dans un écrin de matière noire absolue. Elle vibrait doucement, repoussant cette entité qui l'entourait et l'oppressait de toutes parts.

— Tu vas t'éteindre, lui dit la matière, et bientôt, il ne restera que moi. Tes sœurs, je les ai dévorées, tes planètes, je les ai absorbées. Que vais-je devenir une fois que tu ne seras plus ?

— Il ne tient qu'à toi de t'arrêter dans ta sombre entreprise, répondit l'étoile.

— Tu sais bien que je ne peux pas. Je m'étends, je convertis, je deviens omniprésente. C'est plus fort que moi.

— Alors transforme-toi. Tu es une chrysalide de ténèbres qui ne demande qu'à s'ouvrir. En toi ont convergé des infinités de vies, et de ces luttes qui t'ont opposée au feu rouge et blanc des étoiles, il doit naître quelque chose de nouveau. Recommençons cet univers.

Dans un dernier jaillissement d'énergie, l'étoile consuma ses ultimes forces et s'effondra sur elle-même. Elle se mua en un monstrueux trou noir, au sein duquel confluait l'ensemble de la matière existant dans l'espace.

Alors...

Alors le Peuple de l'Échiquier construisit de nouvelles cases pour étendre son royaume.

Alors la Plante se prit à rêver d'un corps d'Insecte pour voir le monde, pendant que l'Insecte songeait à prendre racine pour se reposer.

Alors la vie se répandit hors d'un Océan que deux fleuves nourrissaient.

Alors les Oiseaux élémentaires donnèrent naissance aux serpentaires et aux goélands, aux moineaux et aux hiboux, aux buses et aux condors.

Alors les Étoiles minuscules brillèrent d'un éclat unique souligné par la matière noire infinie.

Pierre et la fourmi

Pierre-Axel Tourmente

Elle était là, portant son fardeau sur le dos devant lui, minuscule comme tous les êtres de son espèce, avançant d'un pas sûr et rapide, bille en tête vers son lieu de livraison, sans se douter une seule seconde que s'abattrait peut-être sur l'invisible tracé qu'elle suivait, si résolument et si instinctivement, la semelle d'une chaussure pointure 43, écrabouillant ce faisant son corps carapacé et menu. Elle avançait cependant.

Et lui ? Il l'observait d'un œil tout à fait scrutateur. Et les fesses posées sur la cuvette des toilettes, le corps plié au niveau de l'abdomen, le buste et le regard tendus vers le sol, Pierre la regardait se mouvoir. Et probablement trouvait-il que cette fourmi se donnait bien de la peine pour parvenir à ses fins. Et qu'il n'aurait sûrement pas été capable d'en faire autant s'il avait été à sa place — je veux dire de son espèce —, voilà ce qu'il se disait.

Discrètement d'ailleurs, en se baissant davantage, il parvint à distinguer la nature de sa charge : c'était un ver luisant, un porteur de lanterne, un lampyre que le jour aveuglait, et dont les pattes, fort nombreuses, brassaient l'air frénétiquement. Dans sa position en effet, le coléoptère, dix fois plus gros que la fourmi, soulevé du sol puis bringuebalé à la vitesse de la lumière, semblait tout à fait embarrassé, et devait se remémorer tête en l'air — et avec une certaine nostalgie — les premières minutes d'engourdissement qui avaient précédé sa sieste soudain interrompue.

Ô douce sieste parmi les herbes hautes !

Ô sommeil éthéré parmi les herbes folles, caressé par une bise légère, salutaire au doux air de printemps !

Ainsi donc s'en venait l'hétéroclite attelage, inconscient de l'ampleur du danger, lorsque, polisson, Pierre tendit légèrement la jambe de sorte que son pied gauche oscillât et que l'ombre de sa chaussure, sur laquelle était affalé languide son pantalon, couvrît la fourmi besogneuse et son ver luisant, ombrageant d'un nuage oblong leur ciel.

Alors, comme si au plus profond de son être un signal avait soudain retenti, guidée par une urgence brutale, la fourmi opta pour un pas divagant ; se dirigeant d'abord vers la pile de magazines posée au sol, se précipitant ensuite vers les rouleaux de papier toilette, puis vers le vase imprimé de marguerites dans lequel se tenait debout un petit balai aspergé de macules pisseuses, et enfin, ne sachant plus que faire, prise d'un raptus anxieux, toujours avec son ver luisant sur le dos — qui commençait

d'ailleurs à lui peser, et qui aurait pu éviter de bouger comme ça ! —, s'approcha plus avant au centre de l'ombre portée qui bientôt s'élargirait, s'épaissirait, et s' effondrerait implacable sur eux, la semelle de Pierre émettant un petit bruit de gâteau sec ou de pain rassis écrasé, broyé, aussi instantanément poussiérisé qu'un pop-corn sous la dent d'un mauvais cinéphile.

Son colis, fort marri de constater que ses gesticulations ne produisaient aucun résultat, accentuant même sa sensation de vertige, se mit à montrer au niveau de l'abdomen une lueur alternative jaunâtre — bioluminescence dont la fonction est ordinairement d'avertir la femelle de sa libidineuse disposition —, s'allumant puis s'éteignant comme un petit fanal sous la chaussure de Pierre, tandis que la fourmi traçait maintenant des formes concentriques sur le carrelage, sans doute obsédée par sa platitude ou par la rectitude des joints qui constituaient désormais pour elle autant de frontières infranchissables, semblant même buter sur chacun d'eux, avant de faire demi-tour, comme aveuglée par son propre instinct dans une ronde macabre, bientôt hors d'elle. Suicidaire à n'en pas douter.

Sauf que Pierre, pour l'occasion très puissant, fut ce jour-là d'une grande mansuétude. T'es géant, Pierre ! Car Pierre, en plus d'être végétarien, triait son verre, roulait à la vitesse imposée pour limiter les gaz à effet de serre, recevait la newsletter de Greenpeace, possédait deux panneaux solaires, une éolienne portative, six récupérateurs d'eau, jetait ses pelures de fruits et de légumes au compost, ne laissait jamais ses mégots par terre, prenait uniquement des douches, économisait le savon, le liquide vaisselle, le shampoing, l'après-shampoing, le dentifrice, la crème solaire, la mousse à raser, l'après-rasage, la crème antirides... bref, tout ce qui d'une manière ou d'une autre polluait la planète Terre.

Gaïa. La Terre nourricière. Pacha Mama. Le Grand Tout. Amen !

Alors écraser une fourmi, c'était hors de question !

Cependant la fourmi devait ignorer ces bonnes dispositions. Sinon comment expliquer ces furibonderies, cette valse de toupie folle, ce delirium, ce furiosus qui dans le fond n'avait aucun sens ? Hein ? Puisqu'on le sait maintenant, Pierre, en plus d'être écolo, était inoffensif.

C'est ce que Pierre se disait en tous les cas : plus inoffensif que moi, tu meurs ! Et c'est évidemment ce qu'il eût aimé que se dise cette fourmi. Toutes les fourmis d'ailleurs, toutes les lucioles aussi, enfin tous les insectes, tous les mammifères, tous les animaux. C'est ce qu'il se disait. Qu'il n'était pas un de ces dévoyeurs de biosphère, un de ces tueurs de biodiversité, un de ces massacreurs d'écosystème. Respectant plus que nul autre tous les êtres vivants. Les respectant tous infiniment. Et rejetant de façon catégorique ces paroles sacrées qu'il avait lues récemment dans la

Genèse et auxquelles il attribuait naïvement l'origine du mal, enjoignant l'Homme à remplir la terre, à la soumettre, à dominer les poissons de la mer et les oiseaux de ciel, et tous les animaux, et toutes les herbes portant semences, et tous les arbres qui ont des fruits, et tout ce qui est animé de vie — énumération exhaustive, qui comprenait bien sûr les fourmis.

Certes, se dira-t-on lucide, avec une chaussure grosse comme deux stades de foot au-dessus de la tête, on réfléchit différemment. On est moins spirituel. Et c'est une des raisons pour lesquelles Pierre, conscient des ordres de grandeur et des proportions qui régissent l'Univers, se garda bien d'écraser l'insecte qui, bientôt dégagé de l'étreinte que constituait l'ombre au sol, reprit son chemin vers la plinthe sous laquelle elle allait enfin pouvoir, après cette grosse frayeur, offrir en partage son ver à la fourmilière, nichée provisoirement dans une alvéole creusée dans le placoplâtre par une fuite d'eau sournoise perlant sous la bonde de la baignoire — cependant ne provenant pas de là mais d'un petit trou, à peine perceptible, dans le tuyau en cuivre filant derrière la vasque, et rejoignant la nourrice alimentant aussi les toilettes sur lesquelles Pierre était assis.

On se gardera bien à ce stade du récit — surtout parce qu'il est déjà trop tard — de signaler à Pierre qu'il aurait dû se souvenir de cette fuite qui, pareille à ces termites que l'on trouve dans les bois veineux les plus tendres, les plus appétissants, avait creusé une rigole dans les veines du mur sur une épaisseur de quelques millimètres, durablement et assez sévèrement pour fragiliser la cloison, soit verticalement six mètres de carreaux de plâtre qui, à chaque fois que l'on claque la porte ou que l'on tire trop brutalement la chasse, s'ébranlent un peu au-dessus de la tête de celui ou celle qui installe ses confortables fesses sur la cuvette des toilettes pour déposer son intestinal fardeau en même temps que de lire un magazine ou de regarder passer les fourmis.

T'en souviens-tu, Pierre ? Non ! Sûrement pas !

Car c'est fort méthodiquement que Pierre, tout à fait soulagé, et tout à fait satisfait d'avoir épargné, aussi minuscules soient-ils, non pas un mais deux microscopiques êtres vivants, tira énergiquement la chasse. Si énergiquement que la cloison se mit à osciller, pire encore, dansa même à partir de sa base en même temps que se faisait entendre le bruit des cataractes au fond des sanitaires, se déhanchant d'avant en arrière ; d'abord lentement, très lentement, puis plus amplement, beaucoup plus amplement. De sorte que l'ensemble de la structure, et particulièrement le chaînage ceinturant la maison conçue en briques silico-calcaires composées de matières premières naturelles, mélange de sable, de chaux et de graviers moulés, pervibrés et séchés à deux cents degrés, commença à trembler, faisant du même coup faseyer la toiture végétalisée EDPM

Firestone Rubbercover (pour une étanchéité durable au fil des ans), et que, concomitamment, la cheminée Vulcania émit depuis sa caldeira un petit rot de bio-éthanol, expulsion stomacale qui ne se produisait jamais, ou qui, si elle se produisait, devait être l'occasion pour l'usager de téléphoner en urgence au fournisseur dont la fabrique se trouvait, comme la maison de Pierre, dans les Vosges, ce qui la distinguait de la concurrence faisant souder ses conduits en inox par de crédules jouvenceaux bangladeshis, tout en les étiquetant de façon éhontée « NF », publicité mensongère qui avait le don d'énerver passablement Pierre, le directeur général des ventes de chez Vulcania — pas celui-là, un autre Pierre —, provoquant chez lui des éruptions cutanées caractérisées par l'apparition à fleur de peau de papules rouges et boursouflées sous le col encravaté de sa chemise rose, dont il était très difficile de dire si elles provenaient d'un stress ou d'une hérédité, son père en ayant pour d'autres raisons souffert avant lui.

Mais reprenons.

Passée la première seconde de stupeur, Pierre — pas celui de chez Vulcania, l'autre —, toujours absorbé par son étude darwinienne, et pas tout à fait remis de ses réflexions métaphysiques, tenta d'esquisser un geste salvateur afin d'obvier à la chute du plafond qui désormais semblait former au-dessus de sa tête une ombre terrifiante grosse comme deux stades de foot. Geste illusoire qu'un puissant satellite occidental n'aurait eu aucun mal à immortaliser, et qui aurait à peu près donné ceci : sur le cliché, Pierre a le cul à l'air et le pantalon sur les mollets, sa face est traversée par une atroce grimace. De ses yeux torves fusent des stries qui cisaillent son cou et creusent son thorax, charriant toute la frayeur que sa bouche béante exsude en flots ininterrompus. Les chairs de son visage poupin sont tendues comme des peaux tannées, prêtes à se fendre, à se déchirer sous la pression de sa boîte crânienne. Ses petits bras velus s'agitent dans tous les sens comme pour retenir les deux tonnes de chaux, les trois de chanvre et les quatre de shingle qui lui tombent dessus. Ses pattes, figées dans la lumière réfractée du sol carrelé, tentent d'éviter la catastrophe, l'abominable catastrophe. Mais ses pieds plantés, enracinés par la peur, l'empêchent de sortir des toilettes tandis que le toit se rapproche irrémédiablement, tant et si bien qu'à un moment donné il ne reste plus qu'une centaine de nanomètres entre celui-ci et la tête de Pierre ci-avant décrite. Ultime instant donc, que le satellite aurait été bien incapable de saisir puisque la poussière des décombres produisait alors un écran de fumée opaque duquel, depuis l'espace toujours, une fois les brouillards dissipés, on aurait pu apercevoir cette fois une petite lueur intermittente sortir. Lueur que l'on aurait pu confondre — de tout là-haut — avec une estafette du SAMU puisque émettant, à quelque chose près, le même signal lumineux. Sauf qu'au lieu de se rapprocher du lieu de la catastrophe

comme l'auraient fait les secours, on l'aurait vu s'éloigner paisiblement vers l'extrémité d'un jardin — le jardin de Pierre peut-être —, paraissant ignorer que ce dernier, fort mal récompensé, venait de se prendre sa maison sur la tête, après avoir épargné deux minuscules insectes dont la gratitude semblait désormais douteuse.

Ce que n'avaient pas calculé la fourmi et son coléoptère cependant, encore estomaqués d'avoir survécu à l'effondrement de la maison et à l'anarchique dispersion de toute la fourmilière — on sait comment ça se passe dans ces cas-là, c'est la débandade, on court dans tous les sens, on se pousse, on se piétine, on se ratatine, on se génocide —, c'était l'extrême proximité d'une rue passante d'avec le jardin de Pierre.

Et c'est une fois parvenu au prix d'efforts incessants au niveau du passage clouté que le lumineux équipage fut saisi d'effroi en apercevant au-dessus de lui la semelle déterminée d'une chaussure pointure 43, chaussure habitée par le pied puant d'un piéton exténué au visage érubescent couvert de petites pustules rosacées qui, au lieu de prendre sagement ses RTT, se dirigeait maintenant vers l'aéroport d'Épinal pour rejoindre à Orly le président-directeur général de la société Vulcania afin d'embarquer à bord du vol M-L 570 à destination de Chittagong où était organisée une réunion au sommet avec les responsables de l'usine Benglinox, leader mondial du conduit de cheminée biologique, tout en tempêtant à l'oreille de son cellulaire, et à destination de son épouse qu'il venait de quitter, ces quelques glossolalies que notre omniscient satellite aurait fort bien pu capter depuis la stratosphère, lui signifiant en substance qu'ils allaient voir ce qu'ils allaient voir, les gars de la concurrence, que ce n'était pas des façons commerciales jolies jolies, mais que lui, Pierre, il leur ferait manger sa cravate par-là où je pense, et que, de toute façon, cette histoire de conduit écologique et de cheminée verte n'était que sottises, sornettes, bêtises, balivernes, billevesées, étant entendu que l'inox était une matière intrinsèquement toxique, et l'éthanol un alcool hautement volatile, hautement inflammable, ajoutant même que tout ça, chérie, tu sais, c'est du marketing ! alors bon, tu vois ! des enfants bangladeshis ou des ouvriers vosgiens ! se rassérénant ensuite pour conclure sur un « minou, minou, je t'embrasse », s'interrompant pour maugréer à nouveau « quoi, je ne t'entends plus ! » alternant avec « rhoooo ! », et beuglant « ça coupe ! » comme s'il foulait déjà les trottoirs de Chittagong, puis se ressaisissant une fois la communication rétablie pour finir d'une voix aigre et mielleuse par un « embrasse bien les enfants pour moi ! ce ne sera pas long, tu sais ! on prendra des vacances après ! oui ! aux Maldives si tu veux ! je t'aime minou, minou ! » — alors qu'il eût suffi, au même moment, depuis la salle des commandes du Pentagone, de faire une légère mise au point à distance

du diaphragme de l'obturateur qui occupait le bas-ventre du satellite pour apercevoir très nettement, sur le macadam marbré qu'empruntait Pierre, une petite forme, une toute petite forme écrasée, atone, éteinte, morte, aussi infime, aussi ridicule que l'immense planète autour de laquelle Pierre et ses amis faisaient des affaires.

Les voix

Marlène Tissot

Mary n'aimait pas regarder la télévision sauf les soirs où l'orage faisait tanguer l'antenne sur le toit, quand la neige grise et blanche tombait de l'écran. Il n'y avait pas de parole, juste le grésillement discret des flocons cathodiques. Papa et maman montaient lire dans leur chambre et elle, elle restait là, sur le sofa, immobile. Elle savait que tant qu'elle était en bas, dans le salon, elle ne craignait rien.

Tandis que les soirs où la télé fonctionnait, pleine d'images et de voix, papa l'envoyait se coucher. Il regardait le journal avec maman et pendant la coupure publicitaire, il venait lui dire bonne nuit et la border. C'est ce qu'il disait à maman. Je vais dire bonne nuit à la petite et la border. Elle l'entendait — c'était toujours les mêmes mots — alors elle se mettait à trembler. Puis papa montait et tirait sur les draps pour regarder en dessous et tirait sur le pyjama de Mary pour regarder dedans. Il regardait partout. Il regardait jusque dans elle avec ses doigts, là où elle ne savait même pas qu'il y avait un dedans. Et les publicités duraient, duraient toujours trop longtemps. Mary guettait le bruit du générique du film, la voix de maman qui criait « ça commence, dépêche-toi ».

Depuis cette époque, elle déteste les publicités. Elle n'arrive pas à regarder la télé, parce que les petites musiques de réclame lui rappellent l'odeur et les bruits de papa quand il montait, le soir, lui dire bonne nuit et la border.

*

Certains soirs, Mary aurait voulu que sa rage soit comme un poison chimique. Qu'elle se diffuse et enfle dans son corps. Qu'elle la transforme, comme le docteur de la série, en un monstre vert terrifiant. Elle serait devenue gigantesque dans sa petite chambre d'enfant. Comme Alice qui boit la potion.

Certains soirs elle aurait voulu que les choses soient différentes quand papa venait et qu'elle se sentait juste minuscule comme Alice qui croque le biscuit. Papa est un poison qui fait rétrécir. Et la rage, la rage ! Est-ce que la rage n'aurait pas pu prendre son boulot au sérieux et redonner à Mary sa taille normale ?

Et même quand elle a commencé de grandir, quand elle n'était plus tout à fait une fillette, elle restait toute petite dans sa toute petite chambre. Elle avait sept ans et des ours en peluche sur son lit et un poster de

princesse au mur et des rideaux à fleurs rose pâle, des robes à smocks, des socquettes, des colliers de perles, des poupées, des poupées partout.

Quelque chose la retenait prisonnière dans la minusculité de la vie. Une kryptonite qui bouffait jusqu'au dernier gramme de sa force. Elle était comme sculptée dans la guimauve, Mary. Et pourtant, elle rêvait de chaos et de guerre, tout détruire, écrabouiller cet univers étriqué, maison de poupée, prison, musée des horreurs. Et puis papa qui ne se fatiguait jamais. Et puis maman muette. Qui ne dit mot consent, n'est-ce pas ? Ce n'est pas neutre, le silence. C'est un choix. Une arme lente et insidieuse.

Certains soirs, Mary rêvait de devenir une Alice géante et verte de rage. Tout piétiner le pays des merveilles de papa et puis ses mains et puis ses couilles aussi. Tout détruire. Semer le passé derrière elle en courant encore plus vite que le lapin blanc, tic tac, tic tac, tic tac, distancer le temps, avancer, oublier, oublier, oublier. C'était pourtant pas compliqué les rêves de Mary ! C'était pourtant pas compliqué...

*

Alors parfois les choses débordaient. Les choses explosaient.

On ne peut pas toujours contenir les douleurs dans un bocal de silence. Il faut du bruit. Il faut des dégâts.

C'était un matin gris, Mary perchée sur le tabouret, dans la cuisine. Face au buffet, elle tendait le bras vers la vaisselle. Cueillait les assiettes, les verres, puis les laissait tomber et les regardait se transformer en petits morceaux tranchants. Elle a continué, jusqu'à ce que le vacarme comble un peu la béance des blessures, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien dans le placard et qu'elle puisse y entreposer ses cris. Elle cherchait juste à faire un peu de silence en elle.

Puis, par la fenêtre, elle a vu maman qui revenait. Elle serait probablement furieuse en voyant tout ce chantier. Et Mary savait bien que ses gestes étaient vains, que détruire est inutile. Qu'on ne se reconstruit pas sur les décombres. Elle aurait mieux fait de s'en aller. Mais ses jambes ne savaient plus avancer. Alors elle a laissé tomber la dernière assiette.

« Seuls les objets sont innocents. Et ce sont eux qu'on brise les premiers.

— Les objets ou les innocents ?

— Les deux... Les deux, bien entendu. »

Mary parlait à plusieurs voix dans sa tête. Elle se sentait moins seule pour affronter tout ça en se multipliant à l'intérieur de sa peau. Elle était déjà très nombreuse mais pas encore assez forte pour combattre papa.

*

Il n’avait pas toujours été un monstre, pourtant.

Elle se souvient, Mary, quand elle était petite, vraiment toute petite et que papa l’emmenait jouer au parc. Il poussait le tourniquet très fort et le paysage devenait flou, des traînées de couleurs, un monde filant comme une étoile. C’était beau et ça donnait mal au ventre un peu. Quand ça s’arrêtait, elle ne savait plus marcher droit et papa riait. Il n’avait pas toujours été un monstre.

Il lui tendait les bras, au pied du toboggan, après la grande glissade, le vertige délicieux et le courant d’air qui tirait les cheveux vers le ciel sans faire mal, sans jamais faire mal. Papa n’était pas encore un monstre et Mary savait s’amuser. C’était avant. Il y a longtemps.

Ensuite papa s’est mis à vouloir jouer à d’autres jeux qu’elle n’aimait pas du tout. Il se transformait en loup ou en ogre et elle n’avait pas le droit de crier. Le parc, c’était fini. Les rires avaient fondu. Il restait tout juste un peu de nacre, un reflet d’enfance friable, au fond des yeux de Mary.

Dans sa chambre, elle écoutait les bruits de la rue. De l’autre côté de la fenêtre, les enfants du quartier riaient. Parfois elle les regardait se transformer en indien, en cow-boy, en institutrice, courir dans la poussière, habiller une poupée, sauter à la corde, lancer des ballons. Elle aurait bien voulu se rappeler comment il fallait faire et puis descendre les rejoindre, être une toute petite fille à nouveau, s’amuser, s’amuser à en perdre haleine et rentrer le soir avec les joues sales d’autre chose que des larmes.
Papa n’avait pas toujours été un monstre, pourtant.

Mary se demandait ce qu’elle avait bien pu faire pour qu’il se transforme comme ça. Qu’est-ce qu’elle avait bien pu faire pour qu’il se mette à ne plus fonctionner normalement ? Peut-être qu’elle était un grain de sable minuscule et pourtant capable de détraquer les gigantesques rouages de papa.

Il suffit de pas grand-chose, parfois.

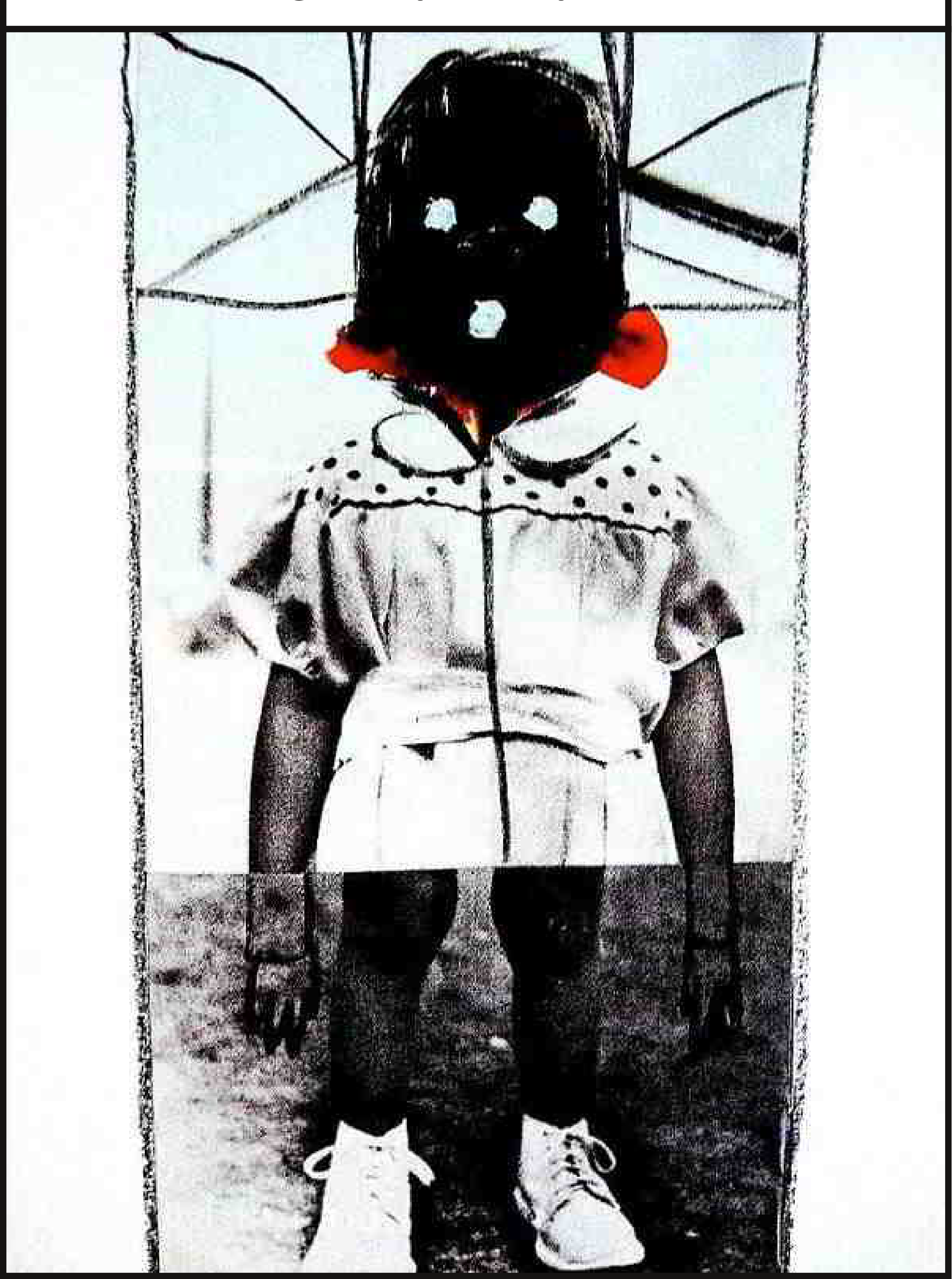
Il suffit d’un détail pour faire tomber un homme.


Alice, in my house
par Ana Birds
AnaBirds 2014



Alice, where are you ?
par Ana Birds

Petit géant par Jacques Cauda





Notes sur Marion Enthel

Hugues Moussy

Cette rubrique est centrée sur un auteur imaginaire, une œuvre inventée ou un personnage de fiction.

Marion Enthel est morte il y a douze ans, en 2002. Son très beau livre, Zanzibar blues, a marqué toute une génération de lecteurs. La première phrase, « Nous irons tous à Zanzibar, par les chemins de Betelsweg. », est devenue culte à bien des égards, à l'image de l'incipit de Moby Dick ou de celui de la Recherche.

La route de Manfred Betelsweg, héros tutélaire, spectre humain à mi-chemin entre Hamlet et Jack Kerouac, s'étire en longs détours poussiéreux. Parti de Zurich, il parcourt à cheval la plaine hongroise et les grandes étendues russes, atteint la Volga, sur les rives de laquelle il songe longuement, et en des pages sublimes, au destin de l'Europe, isthme étroit, terre fertile et Pays du Soir, la Volga au-delà de laquelle la grande plaine asiate s'étend, gigantesque, jusqu'à l'infini ; puis reprend sa route, épris soudain du Sud et de ses chaleurs, traverse en camion le Caucase, la Turquie et le désert syrien, manque de tomber amoureux et laisse une oreille dans l'affaire. Le lecteur perd alors sa trace pendant une longue année ; le retrouve au Yémen, d'où il semble un moment ne plus vouloir partir. Suivent la corne de l'Afrique, la Tanzanie (est-ce encore le Tanganyika ?), où il hésite à reprendre la mer. Son interrogation dure le temps d'une nuit d'amour physique avec une indigène que l'on devine sensuelle. Au matin commence, dans l'épuisement des sens, ce que l'auteure (Manfred lui-même en réalité) appelle le grand détournement. Il file vers les Grands lacs et, toujours plus au sud, atteint Cape Town. Les années passent. Le corps lascif de son indigène hante ses rêves les plus intimes. La troisième partie s'ouvre sur l'annonce brutale de la mort de sa mère. Manfred rentre à Zurich. A-t-il jamais vraiment quitté Zurich ? Le doute s'installe dans l'esprit du lecteur. Deux ou trois détails y suffisent, magistraux. L'hiver le saisit. Tous ces morts sous ses pieds, la morne rigueur de l'Europe. Il rêve. Cette fois, il ne se laisse pas détourner. Il embarque pour Zanzibar. Mais Zanzibar est une autre Zurich et son indigène est désormais morte. Un matin, le froid le réveille ; il neige. Comment se peut-il qu'il neige à Zanzibar ? Mais Manfred Betelsweg n'est-il pas encore, et depuis toujours, à Zurich ?



Marion Enthel est née en Namibie en 1949, dans une famille blanche depuis longtemps installée sur cet immense territoire, le long de l'Atlantique sud. Père dans les affaires, importations en tout genre, direkt aus Deutschland ; fortune commerciale, maison coloniale, salons de musique et d'apparat, bals en gants blancs, serviteurs noirs. L'histoire tout autour aux aguets, imperceptible, latente. Quatre frères et sœurs, tous de bonne race. Elle a quatorze ans dans ce luxe insensé, se nourrit de l'Allemagne et de ses auteurs, découvre le regard alléché des garçons. Elle raconte tout cela dans Le repos des ombres. Et soudain c'est la conflagration : le père, la bonne et le bâtard, un demi-race, un sans-race. Noir et blanc, métis, damné. Le scandale s'abat sur la maison et le père amoureux disparaît avec sa négresse. La mère quitte la Namibie et trouve refuge en Afrique du Sud, chez des cousins. La vie ne sera plus jamais comme avant pour Marion. La gêne s'installe, gêne pécuniaire, gêne sociale. La figure du père disparu vient travailler ses rêves. Elle survit tant bien que mal jusqu'à ses vingt et un ans et, un beau matin, quitte le chaudron, « l'odeur nauséabonde des névroses cuites et recuites ».

L'Allemagne, l'Angleterre, la France, la Suisse enfin où pour la première fois, à vingt-deux ans, elle se donne à un homme. Mariage, bonheur, routine, solitude, trahison, crises, divorce. Le père revient se glisser dans ses rêves. Enceinte, elle avorte et prend la fuite. Elle revient en Afrique du Sud et se trouve prise à la gorge par la violence d'un monde qui se déchire, qu'elle n'avait jamais vu auparavant. Soweto. Une nuit, un rêve encore : son père lui parle de la bonne, lui explique qu'elle s'appelle Sanka, lui raconte son amour pour elle, l'explosion de tous les sens, la vie enfin éclose ; qu'il n'avait jamais aimé les affaires, qu'il aimait lire, qu'il aurait voulu écrire. Le matin, elle se met à sa table de travail : Zurich, un homme, la fuite, un grand détournement, Zanzibar, un rêve, Zanzibar comme un long rêve. La vie ne sera plus jamais comme avant. Elle doit accomplir le destin de son père, le réparer. Le retrouver. Elle écrit, s'engage contre le mur planté au cœur du pays qui est maintenant le sien. Rencontres, manifestations, coups, coups, coups, prison. Elle raconte son combat : Quand fondra la neige. C'est le premier livre que j'ai lu d'elle. J'avais dix-neuf ans. Je me souviens de ce qu'elle dit des gens, de cette manière qu'elle a d'aller à l'essentiel avec eux. Elle qui venait de si loin, il fallait bien qu'elle aille à l'essentiel je suppose. Plus le temps de tergiverser. Plus le goût des dissimulations, des parades. Et enfin cet homme, noir. L'amour qui vient entre eux. L'enfant qu'elle porte. Le père peut reposer en paix.

Dans Requiem à Windhoek, Marion Enthel explique qu'après le départ de son père, il lui fut impossible, à jamais impossible, d'imaginer ce que pouvait être, ce qu'avait pu être, la vie de cet homme devenu étranger.



Son visage même s'était effacé et, qu'elle que fût son effort, elle ne parvenait pas à le reconstituer. Il lui apparaissait quelques fractions de seconde, par hasard, de nuit ou de jour, et s'évanouissait aussitôt. Un défi au souvenir, à la mémoire, à l'imagination : la rage la prenait de cet oubli définitif et de son impuissance à le surmonter. N'était-il pas son père ? N'avait-elle pas vécu quatorze ans à ses côtés, ne l'avait-il pas portée dans ses bras ? Ne l'avait-elle pas vu tous les jours au cours de ces quatorze années ? N'avait-il pas eu des yeux, un nez, des lèvres, un front, des cheveux, des pommettes, n'avait-il pas eu lui aussi, comme tous les êtres ici-bas, un visage, un visage d'homme ? N'avait-il pas été le visage du père ? À croire que non : ne restait qu'un géniteur aux traits érodés jusqu'à une surface inconnue, plane, quelque part entre le visage et le crâne, un entre-deux jamais vu, inexploré. Ne restait qu'un nom, comme sur les miniatures altérées par le temps l'exquis et fragile dessin cède la place aux lettres d'or qui en désignent, énigmatiques, la figure désormais invisible. Un simple nom : Manfred Enthel.

Le 12 décembre 2002, Marion Enthel s'est donné la mort par défenestration. Elle avait cinquante-trois ans et venait d'achever Requiem à Windhoek. L'explication, s'il doit y en avoir une, est venue quelques mois plus tard, lors de la parution posthume de ce livre. Le livre de sa vie, de toute sa vie, la quête du père, de son visage. Marion Enthel raconte tout : le départ, le scandale, l'incompréhension, le repli en Afrique du Sud, la fuite en Europe pour échapper à ses rêves et au père absent, le retour, les Noirs, les Blancs, sa rencontre et une nouvelle vie qui s'ouvre à elle, loin des tourments qu'elle a connus. Ses livres, réparateurs, libérateurs, son métier d'écrivain. La renommée qui vient, les tournées mondiales. Elle a choisi d'écrire en anglais, la langue universelle. Très prisée aux États-Unis. Au printemps 2002, elle est invitée à tenir une conférence à New York. Elle doit y passer une semaine. Elle ne connaît pas cette ville, elle s'y promène dans le temps libre qu'on lui a octroyé. Grand House Cemetery, une belle journée. Elle aime les cimetières ; elle a pris l'habitude d'y flâner dans les villes qu'elle découvre. Gazon et granit, sobriété protestante. Des noms, des dates, vies en résumé. Et sur une pierre grise, là, devant elle, ceci : Manfred Enthel, Windhoek 1917 – New York 1998. C'est écrit là devant elle, sous ses yeux. Le retour du père. Le retour immédiat de son visage, tout entier, inoubliable. Le visage du père qu'elle peut désormais regarder à volonté, dont elle peut se rassasier, qu'elle peut animer, auquel elle peut prêter toutes les expressions qu'elle veut, sans entrave, sans limite. Le père retrouvé. Mort. Dans son lit de gazon, sous cette pierre grise. Mort il y a si peu de temps, trois ans à peine, et si vieux, quatre-vingt-un ans. Elle pour qui il était mort en 1963, à quarante-six ans.



Manfred Enthel, Windhoek 1917 – New York 1998.

Voici le chiffre secret de la vie de Marion Enthel, la clé mystérieuse de sa kabbale personnelle. Les signes inscrits qui ouvrent les portes du ciel.

Rentrée à Johannesburg, elle se met à la rédaction de son livre. L'ultime. Six mois d'écriture, neuf cent quatre-vingt-trois pages. Elle achève le manuscrit le 12 décembre 2002 et, dans la foulée, se tue. Requiem à Windhoek est la lettre qu'elle a laissée.

Son œuvre complète tient en peu de livres. En voici la liste telle qu'elle peut être établie à ce jour :

Zanzibar blues, Cape Town, 1977 (traduction française, Paris, 1984)

Quand fondra la neige, Londres, 1980 (traduction française, Paris, 1985)

Le repos des ombres, Londres, New York, 1984 (traduction française, Paris, 1987)

Terre de loups, I. La meute, Londres, New York, 1987 (traduction française, Paris, 1988)

Terre de loups, II. Le ravin des morts, Londres, New York, 1988 (traduction française, Paris, 1989)

Terre de loups, III. Un si beau matin, Londres, New York, 1990 (traduction française, Paris, 1992)

La foudre, Cape Town, 1993 (traduction française, Paris, 1995)

Quand vous aurez cessé de porter votre croix, Londres, New York, 1996 (traduction française, Paris, 1998)

De passage à Zurich, Cape Town, 1997 (traduction française, Paris, 2000)

Manfred Betelsweg. Petit retour sur un malentendu, Londres, New York, 1998 (traduction française, Paris, 2000)

À travers l'orage, Cape Town, 1999 (traduction française, Paris, 2002)

Requiem à Windhoek, Londres, New York, 2003 (traduction française, Paris, 2004).



À pas de géant

Francis Denis

Dans cette rubrique, une nouvelle sur le thème de l'apocalypse doit proposer une vision originale de la fin du monde, avant ou après la catastrophe.

Tout gamin, alors que je me sentais fort et me prenais pour le centre du monde, je m'amusais, comme beaucoup d'autres sans doute, à bouleverser malicieusement le va-et-vient incessant des fourmis autour de leur fourmilière.

D'une cruelle insouciance, je me prenais pour Dieu et défonçais à coups de brindille rageurs leur univers dérisoire. Puis j'abandonnais ces créatures minuscules à leur triste sort, retournant jouer avec les plus grands, satisfait quelque part d'avoir fait preuve à la fois de courage, de ténacité et de suprématie.

Cette activité, que je partageais souvent avec mes compagnons d'aventure dans la cour de l'école, me procurait un plaisir intense. Cela me rassurait également. C'était sans doute un garde-fou contre les peurs et les angoisses de l'enfance.

Car la nuit, livré à la solitude et aux respirations haletantes, aux craquements du bois dans l'escalier, aux esprits et aux êtres maléfiques que créait mon imagination sans bornes, encore tout imprégné des histoires que grands et petits se racontaient insidieusement pour se faire peur, je me sentais minuscule au fond de mon lit et mon appréhension du monde n'était plus la même.

Les étoiles qui scintillaient au fond de la lucarne me faisaient mesurer, de façon prémonitoire, l'incalculable distance qui pouvait séparer l'infiniment petit de l'infiniment grand.

Je réalisais alors que nous n'étions, à l'échelle de l'univers, que des poussières au cœur des galaxies.

Aujourd'hui, alors que me voici également confronté à l'échelle du temps, je prends conscience de la vanité de l'homme et de sa fragilité.

Assoiffé de pouvoir, imposant sa force aux plus faibles et incapable de préserver l'essentiel, il s'est inventé des dieux pour mieux régner et se protéger de cette même peur qui m'habitait, enfant. De cette peur universelle qui nous transcende ou nous détruit, selon...



Tout en apesanteur, flottant comme un ange blanc dans ma combinaison spatiale, j'observe à travers le hublot la Terre, ma planète.

Cette boule de souffrance et d'incompréhension qui se fissure et s'enflamme comme une torche vivante avant de disparaître à jamais.

Nous partons vers l'inconnu. Peut-être vers l'origine.

Porteurs d'une cicatrice indélébile mais aussi d'un espoir fou, humain, à l'échelle de notre condition...



Cadavre exquis

Une folie volubile

Collectif

Cette nouvelle, sur le thème général du numéro, a été écrite sur le principe du round-robin, plusieurs auteurs en rédigeant une partie chacun à leur tour (le titre est le résultat d'un tirage au sort entre les mots proposés par les auteurs).

1 (par Cécile Benoist)

— Ma pauvre Mika, tu es complètement cinglée...

— Ne prends pas tes grands airs. C'est largement suffisant pour un couple urbain comme nous !

Le seuil de tolérance d'Hugo venait d'être atteint. Il avait supporté les verrines à tous les repas, les duos de sushis en guise de festin, les fringues minimalistes, le port des tongs obligatoire, les savons miniatures et les crèmes-échantillons, les meubles de poupée, la voiture pot de yaourt, la multiplication volontaire des mini-jobs et autres joyeusetés du même ordre. Mais la vente du duplex pour récupérer un studio de 15 m2 avait eu raison de sa patience et de ses capacités d'empathie.

La lubie de Mika s'était manifestée progressivement. Dans un comportement globalement ordinaire, une fantaisie épisodique passe inaperçue. Mais sa compagne avait entassé les excentricités. Elle justifiait son obsession du riquiqui par une théorie savante de la frugalité, sans percevoir les incohérences inhérentes à son raisonnement au regard de son comportement.

Hugo était plutôt large d'esprit. Seulement, à force de s'ouvrir, on s'oublie et on rencontre le vide sidéral. Le jeune homme s'était enamouré de Mika plusieurs mois auparavant. L'amourette avait pris de l'ampleur peu à peu et s'était transformée en histoire conventionnelle mais agréable.

Pour fêter leurs fiançailles, ils étaient partis en voyage aux États-Unis. Mika avait été profondément bouleversée par la démesure de l'univers quotidien des Américains. Voitures monstrueuses, immeubles à la cime invisible, portions gargantuesques de la nourriture ingurgitée, état d'esprit déraisonnablement fantasque : tout lui paraissait surdimensionné. Maintenant que Hugo y repense, c'est à partir de leur retour que Mika a commencé à dérailler.

Et puis, il y a eu aussi la rencontre avec cette femme gigantesque. Mika est toujours restée très évasive à ce sujet. Pour ne pas dire mystérieuse.



2 (par Marc Laumonier)

Hugo était broyé. Quinze jours qu'ils venaient de quitter le duplex pour ce studio exigu, Mika avait exigé de vendre maints objets, bibelots, meubles et livres. Hugo avait cependant pu sauver plusieurs centaines d'ouvrages, mais ils étaient reclus au garage, dans des malles. Terminées les flâneries littéraires et les hésitations devant les bibliothèques. Cette « étrange expérience de la lecture », comme disait le poète, il avait cherché en vain à la faire partager à sa compagne ; mais elle s'énervait : « Le livre, c'est assis ou couché, alors que c'est debout qu'il faut être. La lecture ! Une activité inutile !» « On s'y perd, alors qu'il faut se retrouver », rajoutait-elle encore. « Du temps perdu, de la créativité en moins ! »

Hugo était tombé dans une sorte de torpeur béate, il n'attendait plus rien et réfléchissait soit à sa propre mort, soit aux façons qu'il pouvait avoir de faire disparaître Mika sans éveiller les soupçons policiers. Ce qui était sûr, c'est que la situation était en train de devenir intenable.

Ce dimanche matin, l'attitude de sa compagne avait changé : très enjouée, elle sifflotait, souriait et semblait survoltée. Ils n'avaient pas fait l'amour une seule fois depuis leur déménagement, mais là Hugo sentait quelque chose de différent : elle avait pris une douche plus longue qu'habituellement, s'était parfumée davantage — des relents de lilas : « En passant », une fragrance démesurément chère qu'il lui avait achetée au début de leur liaison pour tenter de l'impressionner.

Mika se pomponnait pour lui ! Quelle surprise avait-elle préparée ? Et quelle joie (toute masculine !) lorsque par hasard il la vit s'habiller dans l'entrebâillement de la porte de leur chambre... Elle était en train d'enfiler des bas noirs, avait mis un porte-jarretelles et choisissait la couleur de ses sous-vêtements. Hugo fut en instance d'érection immédiate. Elle sortit vivement, à ses hanches une petite jupe verte assez courte, se chaussa de ballerines bicolores rouges et noires et disparut vers la cuisine en chantonnant et boutonnant un corsage lie-de-vin.

On sonna. Mika se précipita pour ouvrir. Alors Hugo la vit entrer : une silhouette arachnoïde de deux mètres vingt de hauteur, des épaules de basketteuse (ce qu'elle était), deux énormes valises qu'elle traînait et une tête comme si elle venait d'enterrer père et mère.

« Enfin ! Olga, tu es là » dit Mika.

La Géante entra avec difficulté.

3 (par Wladimir Lentzy)

Hugo se sentit étrangement serein sous cette Géante, qui était obligée de se plier pour tenir dans l'entrée. Elle n'avait rien d'arachnoïde,



c'était la lumière crue du couloir qui l'avait grossièrement découpée ainsi. Elle le surplombait sans rien dire, tel un immense parapluie de chair qui semblait capable de le protéger de tous les déluges que ce monde pouvait produire. Il recula lentement, presque à regret de quitter cet abri, pour la laisser entrer dans leur salon-chambre à coucher-salle à manger. Mika le dépassa en le frôlant, dégageant cette fragrance qui lui faisait penser au vert des feuilles au début du printemps, et alla se blottir affectueusement contre le large torse de la Géante.

Hugo se sentit seul. Il aurait voulu lui aussi la serrer dans ses bras, écraser son visage contre sa cage thoracique, sentir le poids des énormes seins sur la haut de son crâne, mais un accès de timidité l'en empêcha ; et il avait peur de rompre l'incroyable tableau qui se dessinait sous ses yeux.

La main de la Géante, un battoir qu'il aurait eu du mal à soulever, s'était posée sur la tête de Mika et caressait ses longs cheveux châtains. La silhouette de Mika, comme une petite ombre, se découpait en formant une immense serrure dans le poitrail de la Géante. Son regard, lointain et sage, perché sur son visage monolithique, lui rappelait les statues de l'île de Pâques. Sa carrure, ses épaules, ses cuisses n'étaient pas disgracieuses et paraissaient pouvoir se mouvoir avec légèreté. Elle arrivait même à agrandir la pièce dans laquelle ils se trouvaient, comme si l'appartement avait décidé de lui faire de la place, comme si les meubles qu'il leur restait perdaient consistance face à elle.

La Géante dégagea délicatement Mika de sa poitrine et lui montra une des deux valises posées sur le sol. Mika se mit à sourire comme il ne l'avait jamais vu. Un sourire sans limite, plein de confiance et de gratitude. Mika se baissa pour ouvrir la valise désignée, et il découvrit en même temps qu'elle ce qu'elle abritait.

La première pensée d'Hugo fut : « l'intérieur d'une cage thoracique ». Voilà à quoi cela ressemblait : des fils, bleus, rouges, translucides, par myriades, tels des veines ; des poches remplies de liquides ; il ne manquait que le cœur. Mika tourna son visage illuminé vers la Géante, lui dit « merci » puis s'installa en position fœtale dans la valise que la Géante referma avec douceur.

Elle regarda Hugo pour la première fois et lui désigna la deuxième valise.

4 (par Xavier Bonnin)

Hugo pencha sa tête au-dessus de la seconde valise et releva les sourcils. L'intérieur était vide et ne présentait à première vue rien de remarquable : une doublure en tissu moiré, deux sangles, quatre fermetures Éclair dont l'une bordait le contour du pan interne.



Avant même qu'il eût pris le temps de réagir, la Géante avait refermé le couvercle au-dessus de sa tête.

Malgré son manque de souplesse, Hugo s'était plié avec aisance. Naturellement, ses jambes et ses bras avaient épousé les espaces vides : paumes et poignets relevés autour du crâne, nuque relâchée, haut du front posé contre ses genoux, il ressemblait à un plongeur, corps en révolution autour d'un axe imaginaire, sur le point d'étendre ses membres et de se déployer à travers l'espace.

Dès qu'il fut installé, il se sentit soulevé de part et d'autre par des transporteurs invisibles et silencieux. Leurs gestes étaient précis, comme inéluctables : aucune secousse ne vint heurter les parois de la valise, ni en traversant le couloir, ni même en franchissant le seuil de l'immeuble.

Il entendit un coffre s'ouvrir puis se refermer. Enfin, après quelques minutes d'attente, la voiture démarra.

La trajectoire qu'il tâchait de visualiser dans son esprit semblait l'éloigner de son existence passée. Étrangement, ses souvenirs semblaient disparaître au fur et à mesure dans une masse d'images diffuses. Le fil de sa mémoire devenait de plus en plus ténu. Hugo en était à ses réflexions lorsqu'un terrible choc heurta le véhicule : ce dernier effectua quelques tonneaux, puis le coffre s'ouvrit et le bagage glissa, projeté dans le vide.

Après une durée qui sembla se prolonger au-delà de celle prévue par les lois de la pesanteur, elle percuta le sol avec fracas.

Un terrible silence s'ensuivit.

La valise était restée miraculeusement intacte : seul le système de fermeture avait cédé sous le choc.

Hugo, recroquevillé sur lui-même, sentit passer sur son visage un rayon de lumière, filtrant à travers la serrure brisée. Il poussa le couvercle, déroulant chacune de ses vertèbres afin de se redresser.

Le soleil à son zénith l'éblouissait.

L'astre lui paraissait étonnamment plus proche, à moins que ce ne fût une impression produite par la violence du choc.

Ses membres engourdis se réchauffèrent lentement.

Quand peu à peu il recouvrit sa vision, altérée par ce long passage dans l'obscurité, il balaya l'espace du regard et baissa la tête vers le sol. Ce qu'il vit manqua de le faire chuter à nouveau.

5 (par Céline Mayeur)

Ce fut comme un vertige, puis vinrent la nausée et les douleurs osseuses. C'était infernal. Il se figurait que la Géante lui avait broyé les tibias, les fémurs, les humérus, les radius, les cubitus, le rachis, les vertèbres et le crâne.



Olga et Mika ne s'inséraient point dans le décor qui se déroulait à ses pieds. Des girafes se faisaient caresser le haut de la tête par des personnes aussi titanesques que lui.

Pas de doute, il avait mystérieusement grandi dans ce monde démesurément vaste, comme un poisson rouge triple de volume quand on le transvase du bocal au bassin.

Il eut un geste de recul. Non, il ne rêvait pas. Il avait basculé dans une autre dimension. Cette Olga devait être magicienne. Il avait eu tort de ne pas croire au paranormal et voilà que cette réalité détonante venait éclater sous ses yeux.

Il était pétrifié, aveuglé par tant de lumière, brûlé par un soleil qui s'était dangereusement rapproché de lui.

Il se frottait les yeux pour chasser ses larmes. Il était tellement grand qu'il percevait la mer, la forêt, les collines et les plaines à perte de vue. Bizarrement, animaux et plantes n'avaient pas tous grandi avec lui. Des chats étaient de même gabarit que des panthères. Des mûriers géants s'enchevêtraient aux bambous. Les fruits poussaient sans se conformer aux saisons. La neige jonchait çà et là le sol constellé de boutons d'or dans une chaleur étouffante.

Il s'assit sur le dos d'un éléphant pour réfléchir à son sort. Une partie de lui-même se réjouissait d'être restée cartésienne durant toutes ces années, ce qui lui valut du réconfort et de superficielles satisfactions, mais une autre, bien plus profonde, lui susurrait d'angoissantes prédilections.

En se baissant, il découvrit qu'il était devenu femme. Une opulente poitrine dardait sur son torse, et sur ses épaules tombaient en cascade de longues boucles blondes. Plus bas, entre ses cuisses, c'était lisse et plat...

Il traîna ses longues jambes jusqu'à la mer et contempla le reflet d'Olga sur la surface froissée par les vagues. Il reconnaissait ses yeux d'émeraude fardés de mauve, ses cils étoffés par du mascara noir, ses sourcils clairs et sa bouche pulpeuse rose bonbon.

Il était elle ! Qu'est-ce que cette ogresse lui avait fait ? Qu'était-il advenu de son propre corps ?

6 (par Philippe Choffat)

Hugo se pencha en avant, s'inclina, comme pour vérifier l'impossible, l'inadmissible image que lui renvoyait le miroir des vagues. Il sentit une présence derrière lui, se tourna instinctivement, déjà déséquilibré. Il se vit, lui, Hugo, approcher les mains en avant pour le pousser. Il cria : « Pauvre fou, je suis toi ! » en même temps qu'il chutait. L'eau froide se referma sur lui et son cri devint mat.

L'endroit était profond, abyssal.



Malgré tous ses efforts, il se mit à descendre irrémédiablement. Il ne put retenir son souffle bien longtemps. Il ferma les yeux et s'apprêta à laisser l'eau envahir ses poumons.

À sa grande surprise, elle lui permit de respirer !

Il pensa : « Olga a des branchies, je n'ai pas tout perdu dans l'affaire. » Il rouvrit les yeux, regarda autour de lui et vit, flottant dans l'obscurité, une maison de poupées dégageant une étrange lueur. Il parvint à l'attraper, l'approcha de ses yeux. Un minuscule hippocampe entra par une fenêtre. Il sentit son esprit se détacher et le suivre, passer par la fenêtre puis descendre comme lentement précipité depuis les cintres d'un vaste théâtre lumineux. La salle était comble, tous les regards rivés vers lui. Le public était absolument silencieux. Il atterrit sur la scène, les jupons et les robes d'Olga flottant comme les voiles d'une immense méduse. Soudain, au balcon, une spectatrice se leva, tendit l'index en sa direction. Il reconnut sa silhouette, voulut crier « Mika, c'est moi ! » — mais son cri se mua en chant malsain de corne de brume naufrageuse.

L'index toujours pointé, Mika, prenant le public à témoin, s'écria d'une voix stridente :

— C'est un imposteur !

Le public reprit en chœur, d'une voix profonde dont l'intensité s'accrut à chaque reprise :

— Imposteur... Imposteur... Imposteur ! IMPOSTEUR ! IMPOSTEUR !

Il sentit la scène vibrer sous ses pieds, tanguer, rouler comme le pont d'un navire entrant dans la tempête.

Mika leva la main pour obtenir le silence. Elle dit d'une voix forte :

— Pour l'imposteur : le requin !

Le public reprit :

— Le requin... le requin... le requin ! LE REQUIN ! LE REQUIN !

La lumière dans laquelle baignait le théâtre s'éteignit, en même temps que la litanie du public.

La rampe s'alluma dans un flash aveuglant, illuminant la scène.

Scène sur laquelle il n'était plus seul.

7 (par Audrey Tison)

Elle s'était transformée en une arène subaquatique, et il portait maintenant une tenue de gladiateur qui semblait faite de la même matière que la carapace des écrevisses — elle en avait d'ailleurs la couleur (avant cuisson). À sa droite, Hugo entendit des grincements d'engrenages et de poulies : il tourna la tête et vit une lourde grille de métal sombre se soulever lentement.



Un requin-taureau d'au moins deux mètres cinquante de long entra dans l'arène ; les hurlements de la foule laissèrent place à un silence de mort. Dans la barrera se tenait, telle une reine, Mika : mi-femme, mi-poisson, elle était splendide, portant un diadème de corail et de perles fines, les mains semblables à des araignées de mer. Il émanait d'elle une aura indéfinissable, étrangement malfaisante.

Le requin-taureau tournait de manière inquiétante autour d'Hugo. Il paraissait attendre les directives de son « coach » : une vieille tortue de mer malingre coiffée d'un bonnet rouge avec un chronomètre autour du cou. Une pieuvre jaune s'approcha avec dignité d'Hugo : elle lui tendit un coussin sur lequel reposaient l'épée et le bouclier qu'elle avait forgés de ses propres tentacules. Hugo se décomposait intérieurement : comment allait-il vaincre un requin avec des armes fabriquées à partir de coquilles de bernard-l'hermite ? Il s'était déjà fait casser la figure plusieurs fois à l'école quand il était petit et restait toujours paralysé dans ce type de situation. Toute son âme lui disait de fuir mais il restait planté devant la pieuvre, le regard vide, comme hébété.

Le mollusque toussa sèchement et indiqua à Hugo d'un signe de tête qu'il était temps pour lui de s'équiper. Les mains tremblantes, il se saisit des armes et la pieuvre disparut dans un nuage d'encre noire — assurément, elle était indignée par son attitude. Le nuage noir dissipé, Hugo vit la tortue communiquer avec son poulain (le requin, donc), gesticulant d'une manière déterminée pendant que le prédateur l'écoutait attentivement en opinant du museau.

On sonna le gong sous-marin : les vibrations aquatiques se firent ressentir jusqu'aux belligérants et la tortue se tourna vers Mika. D'un ton solennel, la reine se leva et prononça cette terrible phrase : « Le combat peut commencer. Que le meilleur gagne ! »

8 (par Cyril Calvo)

« À mort ! »

Hugo se réveilla en sursaut. Un bruit strident brisait ses tympans. Les yeux complètement embués et la tête prise comme dans un étau, il se leva avec grande difficulté. Son corps était littéralement moulé au canapé en cuir du salon. Une fumée épaisse inondait la pièce et la plongeait dans une sorte d'obscurité lugubre.

Il se dirigea machinalement vers la télévision. Elle diffusait un film de gladiateurs et le son qui s'en échappait résonnait comme des coups de marteau à ses tempes. Il la renversa, en utilisant tout le poids de son corps tellement ses facultés étaient amoindries.

Comment pouvait-il être de retour dans son appartement ?



Il jeta un coup d'œil furtif autour de lui. Le salon était sens dessus dessous. Les meubles avaient été basculés, les tableaux qui ornaient les murs lacérés, des dizaines de livres jonchaient le sol et de multiples fils colorés pendaient du plafond. Un élément plus important occupait son esprit : ce bruit insoutenable qui pressait son cerveau. Il provenait de la minuscule salle de bain que Mika avait décoré quelques jours auparavant avec d'innombrables flacons de parfum miniatures et toutes sortes de savons ridicules chinés dans des brocantes. Cette nouvelle lubie l'avait mis hors de lui. Tout était confus dans sa tête — le passé, le présent, les valises, la Géante, le parfum de lilas, l'arène... il devait s'occuper en priorité de ce bruit atroce qui l'empêchait de réfléchir et d'avoir les idées claires.

Il se dirigea pareil à un zombie vers la salle d'eau, désencombra le seuil de la porte à l'aide de ses pieds puis l'entrouvrit à grand-peine. Ce simple geste lui coûta une énergie folle. Hugo était vidé par son voyage... enfin... avait-il réellement voyagé ?

Une sensation glaciale le saisit tout à coup. Ses pieds nus pataugeaient dans une eau fraîche et sombre. Elle coulait de la baignoire qui débordait. Hugo releva la tête et retint son souffle quelques secondes. Un sentiment angoissant traversa son esprit et le fit frissonner jusqu'au plus profond de son être. Le corps de Mika flottait dans l'eau rougeâtre. Les lèvres bleues et les yeux injectés de sang, elle regardait fixement Hugo saisi d'épouvante. De la main droite, elle tenait entre ses doigts maculés de sang un téléphone qui laissait échapper un son strident...

9 (par Olivier Hobé)

Hugo a une seconde d'hésitation et c'est déjà de cette seconde dont dépend la chute et l'ensevelissement de tout un peuple qui un mot ne pipe, et encore avec aise et décontraction. Toute relative seconde que le temps a laissé s'échapper. La baignoire à vider. Simple. La bonde à retirer. Plus de Mika.

Il prend le téléphone, c'est la tonalité. Puis les choses fuient dans la canalisation. C'est un peu le sentiment qui se vide avec son tonitruant glouglou final ; on n'a pas fait mieux depuis le début.

Les araignées vivent rarement en groupe, les rouges, oui. Celles-ci exercent dans la communauté de vues. Celles-là ne sont pas de ce calibre, la solitude leur est imposée par leur nature. Quand l'une d'elles s'efface, c'est un silence en moins. On ne fait pas de polyphonies avec ça, mais sa toile et on planque sous la feuille.

Tout ce qu'Hugo se dit à cet instant n'est absolument pas évoqué dans la biographie d'Olga Wilhan. Une basketteuse américaine des années 70. Elle n'est d'aucune catégorie, monstrueuse sous le panier. Dire qu'elle



perdure encore sous un trottoir à Keroman, rue des Fusiliers-Marins, un no man's land coincé entre la marée d'avant et la marée d'après, c'est moche. Regrettable. Mais c'est là que les casiers se font, c'est là que la vie se fait peur, peut-il alors se dire, pris des tremblements dont ne sont plus ignorées les causes.

L'auteur de cette biographie ? Un certain Patrick Quemener, joueur polyvalent aux filets des rues des docks, faux-bourgeois toujours prêt à s'encanailler pour de vrai, poseur de houles et donc, biographe.

Il rencontre Olga dans un bar devant la gare de Lanester. La star de la baballe orange n'est plus que l'ombre d'un shoot à trois points. Il cherche du thé, il faut faire vite. Un jeune musulman engage une conversation sur un prophète tandis que son pote est chargé de ramener le thé de la rizière toute proche. La palabre s'éternise, ce qui est souvent le cas quand il s'agit d'échanger des suppositions.

10 (par Édouard.k.Dive)

— Nom de Dieu !

Carlos Lomès se renversa dans son fauteuil et tira une bouffée de sa clope électronique. Il venait de terminer les dix premiers feuillets. C'était écrit à la manière d'un cadavre exquis. C'était pas mal du tout. Ça sentait l'exercice de style mais il y avait une montée en puissance intéressante, assez du moins pour qu'il se sente obligé d'en lire un peu plus. Comme tous les éditeurs, il détestait qu'on lui force la main et cette femme l'avait fichu en rogne. Une femme assez jeune, plutôt bien roulée, avec de longs cheveux châtains. Elle avait d'abord fait le forcing auprès d'Olga — en évoquant le prénom de sa secrétaire, il ne put s'empêcher de sourire de la coïncidence —, laquelle avait suivi rigoureusement la procédure.

— Laissez-moi votre manuscrit. Monsieur Lomès le lira au plus tôt et vous recontactera si besoin.

Mais la femme voulait remettre le manuscrit à l'éditeur en personne. Un roman que son mari avait écrit juste avant de se suicider.

Olga avait fini par céder. Elle n'était pas insensible au charme féminin. Non plus que l'éditeur qui avait promis à la jeune femme d'y jeter un coup d'œil. À contrecœur. Mais maintenant, il voulait la suite.

— Nom de Dieu, qu'est-ce que ça veut dire ?

Il feuilletait la suite. Les pages étaient blanches. Toutes.

Il appela sa secrétaire.

— Olga !

— Monsieur ?

— Dites-moi Olga, pouvez-vous me donner les coordonnées de la jeune femme de ce matin.



— Je suis désolée, elle n'a laissé que son nom.

Il soupira.

— Bon, donnez-le-moi quand même. Je vais essayer de la retrouver.

— Elle s'appelle Mika Péquignot.

Un signal se déclencha dans un coin du cerveau de Lomès. Comme un avertissement. Quelque chose qu'il fit taire. Il insista.

— Dites-moi ma petite, vous n'auriez pas le nom du mari par hasard ?

— Si Monsieur.

Elle avait pris un air pincé.

— Il s'appelle Hugo Péquignot...

L'éditeur encaissa le coup.

— Merci ma petite Olga.

Il comprit trop tard son erreur quand il vit l'immense corps de la secrétaire se déplier devant lui. Ses mains comme des battoirs l'avaient saisi au col et le soulevaient de terre. Elle serra. Le visage de Lomès s'empourpra puis vira au bleu. Juste avant de perdre connaissance, une pensée lui traversa l'esprit. Un regret. Celui de n'avoir jamais écrit ce roman dont il avait toujours rêvé. Il avait maintenant le titre « Cadavre exquis », et la première phrase :

« Olga détestait quand son patron l'appelait « ma petite ». Sa taille de basketteuse lui donnait des complexes. »

EN SAVOIR PLUS

Vous pouvez retrouver sur notre site les pages personnelles des différents auteurs et illustrateurs apparaissant dans ce numéro, avec pour certains informations biographiques, liens et publications.

Auteurs

Cécile Benoist
Xavier Bonnin
Anthony Boulanger
Cyril Calvo
Philippe Choffat
Francis Denis
Édouard.k.Dive
Constance Dzyan
Muriel Friboulet
Olivier Hobé
Marc Laumonier
Wladimir Lentzy
Lordius
Dominique Louyot
Barbara Marshall
Fabrice Marzuolo
Céline Mayeur
Hugues Moussy
Neevh
Vlad Oberhausen
Jérôme Pitriol
Audrey Tison
Marlène Tissot
Pierre-Axel Tourmente

Illustrateurs

Antonia Bellemin
Ana Birds
Jacques Cauda
Jean-Baptiste Dumont
KOWALSKI

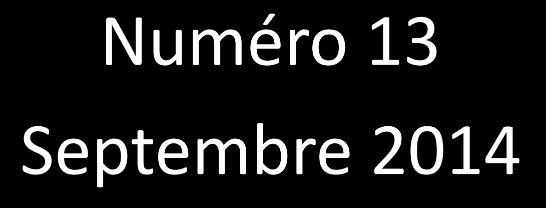
En savoir plus - *Le Combat de David et Goliath*, Daniele da Volterra

Revue L'Ampoule - ISSN : 2271 - 1376

À VENIR



Crimes & Châtiments



Numéro 13

Septembre 2014